



B. L. franc. p. 671.

Epist. 917

LETTRES

DE

MADAME

DEVILLARS.

LETTERS

DE

MADAME

DE VILLARS.

LETTRES

DE

MADAME

LA MARQUISE

DEVILLARS,

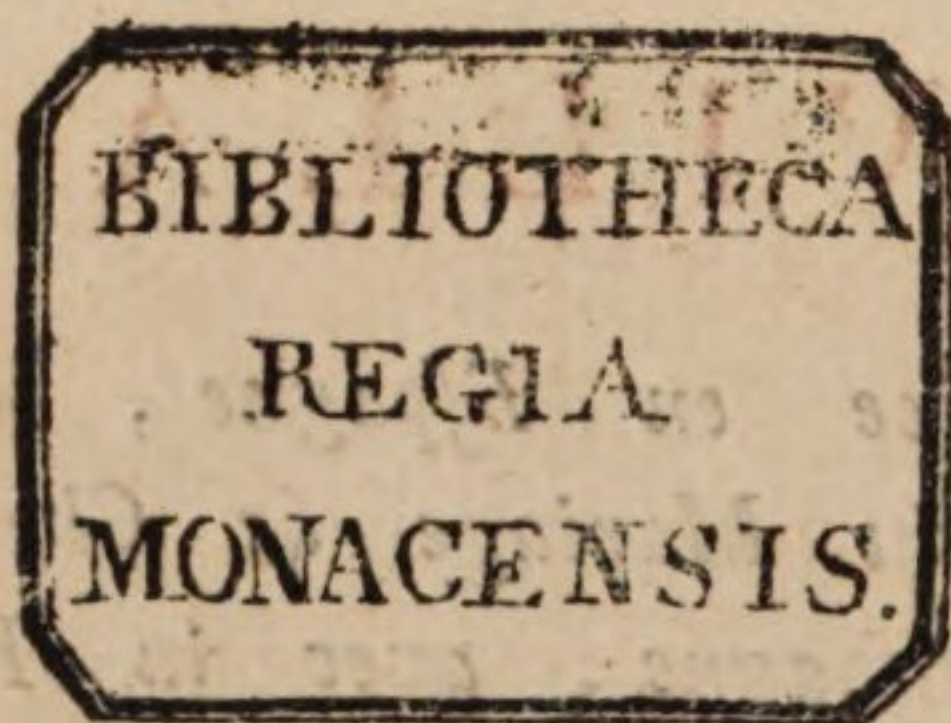
*Ambassadrice en Espagne, dans le
temps du Mariage de Charles II.
Roi d'Espagne, avec la Prinseſſe
Marie-Louise d'Orléans, fille de
Monsieur, frere unique de Louis
XIV. & de Henriette - Anne d'An-
gleterre, ſa premiere femme.*



A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCLX.



AVERTISSEMENT.

*M*adame la Marquise de Villars, dont on publie ces Lettres, étoit mere du célèbre Louis Hector, Maréchal Duc de Villars, &c. & fille de Bernardin Gigault de Bellefonds, ayeul du Maréchal de ce nom.

Elles ont été imprimées sur un Manuscrit très-exact, qui avoit appartenu à feu Mr. le Chevalier de Perrin, Editeur des Lettres de Madame de Sévigné. Voici comme il parle de celles de Madame de Villars, dans une note du tome cinquième

*

me

II AVERTISSEMENT.

*me de Madame de Sévigné,
page 193. Cette dernière
Dame écrivoit à Madame
de Grignan, sa fille, le
8 Novembre 1679.*

„ Madame de Villars
„ n'a écrit uniquement, en
„ arrivant à Madrid, qu'à
„ Madame de Coulanges;
„ Et dans cette Lettre elle
„ nous fait des complimens
„ à toutes nous autres
„ vieilles amies. Madame
„ de Schomberg, Made-
„ moiselle de Leftrange, Ma-
„ dame de la Fayette, tout
„ est en un paquet. Ma-
„ da-

AVERTISSEMENT. III

„ *dame de Villars dit qu'il*
„ *n'y a qu'à être en Es-*
„ *pagne , pour n'avoir*
„ *plus d'envie d'y bâtir*
„ *des châteaux. Vous*
„ *voyez bien qu'elle ne*
„ *pouvoit mieux adresser sa*
„ *Lettre , puisqu'elle vou-*
„ *loit mander cette gentil-*
„ *lesse*”.

Sur cela , l'Editeur fait
la note suivante.

„ *Madame de Villars é-*
„ *crivit plusieurs Lettres à*
„ *Madame de Coulanges ,*
„ *pendant le dernier sé-*
„ *jour qu'elle fit à Ma-*
* 2 „ *drid.*

IV AVERTISSEMENT.

„ drid. Celles qui se sont
„ conservées, au nombre de
„ trente-huit, commencent
„ au 2 Novembre 1679, &
„ finissent au 15 Mai 1681.
„ Elles sont non seulement
„ très-agréables à lire,
„ mais encore très-curieu-
„ ses, soit par les anecdo-
„ tes qu'on y trouve au su-
„ jet du mariage de Char-
„ les II. avec Marie-Louise
„ d'Orléans; soit par le
„ tableau que Madame de
„ Villars y fait des mœurs
„ du Pays & des usages de
„ la Cour d'Espagne”.

Ma-

Madame de Sévigné parle encore à sa fille des Lettres de Madame de Villars, dans la sienne du 28 Février 1680, même tome V. page 384.

„ Madame de Villars
 „ mande mille choses agréa-
 „ bles à Madame de Cou-
 „ langes, chez qui on vient
 „ apprendre les nouvelles.
 „ Ce sont des relations qui
 „ font la joie de beaucoup
 „ de personnes ; Mr. de la
 „ Rochefoucault en est cu-
 „ rieux ; Madame de Vins
 „ Et moi, nous en attrapons

VI AVERTISSEMENT.

„ ce que nous pouvons,
„ Nous comprenons les rai-
„ sons qui font que tout est
„ réduit à ce Bureau d'a-
„ dresse ; mais cela est mêlé
„ de tant d'amitié & de ten-
„ dresse , qu'il semble que
„ son tempérament soit
„ changé en Espagne. Cet-
„ te Reine d'Espagne est
„ belle & grasse ; le Roi
„ amoureux, & jaloux sans
„ sçavoir de quoi ni de qui ;
„ les combats de taureaux
„ affreux ; deux Grands
„ penserent y périr ; leurs
„ chevaux tués sous eux ;
„ très-

„ très-souvent la scene est
 „ ensanglantée. Voilà les di-
 „ vertissemens d'un Royau-
 „ me Chrétien; les nôtres
 „ sont bien opposés à cette
 „ destruction, & bien plus
 „ aisés à comprendre.”

Enfin, Mr. le Président
 Hénault parle de ces Let-
 tres de Madame de Villars
 dans son Abrégé Chrono-
 logique de l'Histoire de
 France, & il en cite un pas-
 sage. C'est à l'occasion de la
 mort de la Reine d'Espagne
 en 1689.

Madame de Villars mou-
 rut

VIII AVERTISSEMENT.

*eut le 24 Juin 1706, âgée
de 82 ans.*

*On peut voir encore sur
cette Dame la vie de Mada-
me de Bellefonds, sa sœur,
Abbesse, &c, par le P. Bou-
hours, Jésuite, pages 15 &
343.*

*Nous croyons que le Public
pensera comme Mr. le Cheva-
lier de Perrin, des Lettres
de Madame de Villars. Il se
disposoit à les faire imprimer,
lorsqu'il mourut en 1754.*



LETTRES

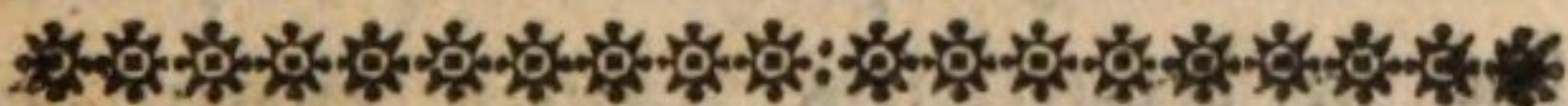
LETTRES

DE

MADAME

DE VILLARS

A Madame de Coulanges.



LETTRE PREMIERE.

Madrid, 2 Novembre 1679.

VOICI enfin à Madrid,
où je suis résolue d'at-
tendre tranquillement le retour
du Roi, & l'arrivée de la Rei-
ne sa femme. Je n'ai pas eu
le courage d'aller à Burgos. Mr.

A

de

de Villars , qui m'attendoit ici , est parti pour rejoindre le Roi , qui va chercher la Reine d'une telle impétuosité , qu'on ne le peut suivre ; & si elle n'est pas encore arrivée à Burgos , il est résolu de mener avec lui l'Archevêque de cette Ville - là , & d'aller jusqu'à Vittoria , ou sur la frontiere , pour épouser cette Princesse. Il n'a voulu écouter aucun conseil contraire à cette diligence. Il est transporté d'amour & d'impatience. Ainsi , avec de telles dispositions , il ne faut pas douter que cette jeune Reine ne soit heureuse. La Reine Douairiere , qui est très-bonne & très-raisonnable , souhaite passionné-

né-

nément qu'elle soit contente. Je trouvai, en venant, toutes les Dames & tous les Officiers de la Maison, qui est très-nombreuse, auprès de Burgos. La Duchesse de Terra-Nova, sa Camarera-Major, fit arrêter sa Litierre auprès de la mienne. Elle me parut spirituelle & très-honnête; point aussi vieille que je me l'étois figurée. Toutes les Dames & Filles d'Honneur me montroient de loin leurs mouchoirs, que l'on met en l'air en signe d'amitié. Je pensai oublier d'en faire autant; & si ma fille ne m'en eût fait aviser, j'allois débiter par une grande sottise. Vous ne sçauriez vous imaginer quelles hon-

nêtetés je reçois ici. La Reine mere m'a envoyé son Majordome pour sçavoir comment je me trouvois des fatigues de mon voyage, & me donner beaucoup de marques de bonté. On dit qu'elle n'a pas accoutumé d'en user de la sorte avec les autres Ambassadrices; ce n'est pas à mon médiocre mérite que j'attribue cet honneur.

Je n'ai pas encore voulu recevoir de visites. J'attends le retour de Mr. *de Villars*. Il y a tant de manieres & tant de cérémonies à observer, qu'il faut qu'il m'instruise de tout, depuis les moindres choses jusques aux plus importantes. Rien ne ressemble ici à ce qui se pratique en France. Dom

Dom *Juan* est mort de chagrin ; le Roi commençoit à lui en donner , en rappelant , sans lui en parler , plusieurs Grands qu'il avoit exilés.

Je ne sçais si la Princesse *d'Harcourt* entrera dans le carrosse de la Reine.

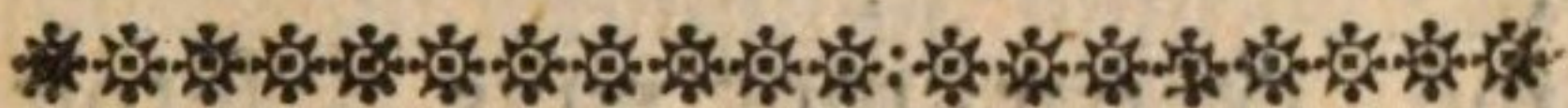
La Connétable Colonne m'a envoyé visiter. Elle est toujours dans son Couvent , dont elle s'ennuye fort ; elle espere en sortir , quand la Reine fera ici , & loger chez sa belle-sœur la Marquise *de los Balbasès*. L'Abbe *de Villars* qui l'alla voir l'autre jour , l'a trouvée très-bien faite ; & j'entends dire qu'elle n'est pas reconnoissable de ce qu'elle étoit en France : c'est

6 L E T T R E S

une taille charmante, un teint clair & net, de beaux yeux, des dents blanches, de beaux cheveux. Elle a fait un Livre de sa vie qui est déjà traduit en trois langues, afin que personne n'ignore ses aventures: il est fort divertissant. Elle est habillée à l'Espagnole d'un fort bon air, mais ayant retranché & augmenté, ce qui en effet est mieux.



L E T-



LETTRE II.

Madrid 30 Novembre 1679.

ON ne peut mener une plus
plaisante vie , que celle
que je mene ici depuis mon ar-
rivée , ne faisant aucunes visi-
tes , & n'en voulant recevoir
qu'après le retour de Mr. de
Villars. Je fors quelquefois ,
quand il fait beau , pour aller ,
ce qu'on appelle *Tomar el Sol* ,
hors des portes. Le Soleil est
très-agréable en cette saison.
Il faut soigneusement tirer tous
les rideaux du carosse dans la
Ville , autrement on passeroit

pour n'être pas honnête femme, & par-tout pays il seroit fâcheux de se décrier pour un si petit sujet.

Les Ducs *d'Ossonne* & *d'Astorga* se sont fort querellés devant la Reine. On a jugé que le premier avoit tort, & on l'a envoyé ici attendre les ordres du Roi. Je ne sçais plus quelle charge il a *, mais les bruits de Madrid sont que le Marquis *de los Balbasès* la pourroit bien avoir. Je n'ai point encore vu de Beautés Espagnoles.

Mr. *de Villars* vient d'arriver de

* Gouverneur du Milanès, Conseiller d'Etat, Président du Conseiller des Ordres, & Grand-Ecuyer de la Reine.

de Burgos. Il m'a conté beaucoup de détails de tout ce qu'il vient de voir. Il se flatte que le Prince & la Princesse d'*Harcourt* auront été contents de lui. Il m'a parlé de la plus belle robe du monde qu'avoit la Princesse. Madame de Grancey a très-bien fait, & s'est fort bien servi de son tems de faveur auprès de la Reine, pour ne lui donner que de très-bons conseils. On croit qu'elle aura du Roi Catholique une pension de deux mille écus. On ne sçait point encore si elle viendra jusques ici. Elle paroissoit fort tentée de s'en retourner avec la Princesse d'*Harcourt*. Le Roi & la Reine viennent seuls dans

un grand carosse *sans glaces*, à la mode du pays. Il sera fort heureux pour eux qu'ils soient comme leur carosse. On dit que la Reine fait très-bien : pour le Roi, comme il étoit fort amoureux avant que de l'avoir vue, sa présence ne peut qu'avoir augmenté sa passion. Elle reçut le Roi avec un très-bel habit à la Françoisé, & une quantité surprenante de pierreries ; mais elle le quitta le lendemain pour s'habiller à l'Espagnole ; & le Roi la trouva beaucoup mieux. Madame de Grancey en mit un aussi, que la Reine lui donna, & se coëffa à l'Espagnole ; ce qui lui sied fort bien. Elle étoit avec les Dames d'Honneur,

neur , qui sont proprement les filles de la Reine. Elles passent toutes deux à deux après la Comédie devant le Roi & la Reine, faisant leurs révérences : Madame de Grancey figuroit avec une qui étoit de fort bonne grace. Je n'ai point entendu dire que la Maréchale de Clerembaut figurât avec personne , mais qu'elle parloit fort bien Espagnol. Le Roi & la Reine feront ici dans trois jours , & viendront demeurer au Buen-Retiro, Maison Royale aux portes de Madrid, jusqu'à ce que tout soit prêt pour l'entrée de la Reine. Que j'appréhende de m'habiller , & de commencer à fortir ! Je ne suis point du

tout née pour représenter.

Je viens d'apprendre que *Madame de Grancey* est partie de Burgos pour Paris avec le Prince & la *Princesse d'Harcourt*. Elle a eu mille louis, deux mille écus de pension, & un présent de diamans de dix-huit cent ou deux mille pistoles, tout pareil à celui qu'on a donné à la *Maréchale de Clermont*. Il y en a eu deux autres de trois mille pistoles pour le Prince & la *Princesse d'Harcourt*. Toutes les femmes, hors les deux nourrices de la Reine, & deux autres filles, ont été renvoyées. Une vieille Sous-gouvernante, nommée *Mademoiselle Fauvelet*, est morte en chemin ;

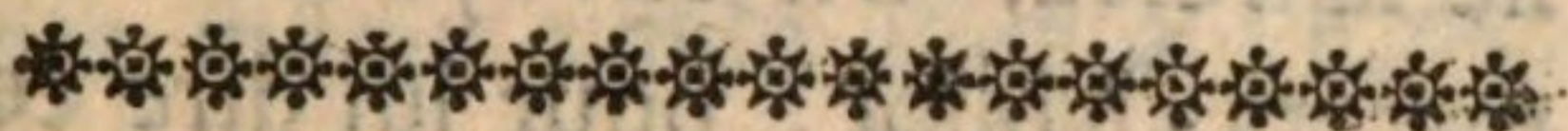
min ; mais si bien en chemin , que son ame est partie de ce monde pour l'autre de dedans sa litiere , ayant toujours voulu suivre , quelque malade qu'elle fût. Elle mourut peu d'heures avant que d'arriver au lieu où le Roi vint trouver la Reine , & où ils se sont mariés.

La Reine avoit perdu en chemin mille pistoles contre le Prince & la Princeesse d'Harcourt , & autres personnes qui l'accompagnoient. Quand Leurs Majestés furent parties , les joueurs eurent grand peur de n'être pas payés ; mais ils furent agréablement surpris par l'arrivée d'une bourse où étoit cette somme.

Ne trouvez-vous pas que Ma-

dame de Grancey a fait un agréable voyage ? Tout le monde dans cette Cour est fort content d'elle. Le Prince & la Princesse d'Harcourt avoient un très-beau train , une grande table , & se sont fort bien acquittés de leur emploi. Leur entrée à Burgos fut trouvée fort belle. Le Prince d'Harcourt s'est très-bien gouverné , & l'on est ici très-fatisfait de l'un & de l'autre. Vous pouvez en assurer M. de Brancas. *

* Pere de la Princesse d'Harcourt.



L E T T R E III.

Madrid, 14 Décembre 1679.

PEu après que la Reine a été ici, elle a témoigné beaucoup d'envie de me voir, & me l'envoya dire. Jc répondis que j'étois fort sensible à l'honneur qu'elle me faisoit. Elle me fit dire pour la seconde fois qu'elle avoit prié le Roi que j'y allasse *incognito*; parce que jusqu'à ce qu'elle ait fait son entrée, & qu'elle soit logée dans le Palais, personne (hommes ni femmes) ne

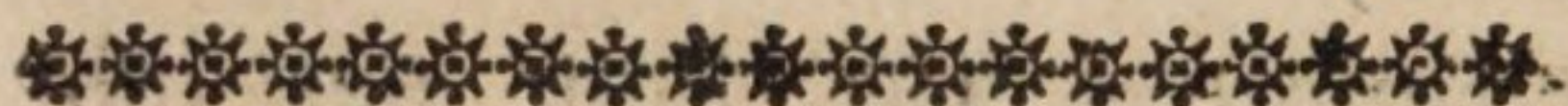
ne la verra. On envoya à la Camarera - Major, pour lui dire ce que la Reine avoit mandé, & la permission que le Roi lui avoit donnée de me voir *incognito*. La Camarera répondit qu'elle ne sçavoit point cela. Le Gentilhomme Espagnol que nous lui avions envoyé, la supplia de vouloir s'en informer; elle répondit qu'elle n'en feroit rien, & que la Reine ne verroit personne, tant qu'elle feroit au *Retiro*. Nous fîmes sçavoir à la Reine la diligence que nous avions faite: on ne pouvoit pas moins après l'envie qu'elle avoit témoignée que j'eusse l'honneur de la voir. Après cela nous nous sommes tenus en repos. Je n'ai pas

pas même voulu aller à l'Eglise, où l'on peut la voir d'une tribune, de peur qu'on ne m'accusât de trop d'empressement. Le Roi en a un très-grand pour elle. Il ne voudroit jamais la perdre de vue. Cela est très-obligéant. Mais pour en revenir à cette envie de me voir, je fus Dimanche pour la première fois rendre mes devoirs à la Reine mere, qui est bonne, obligeante, disant tout ce qu'elle peut & tout ce qu'il faut pour plaire. Elle me demanda si je n'avois pas encore vu la Reine sa belle-fille. Je lui dis que non. Elle me répondit, elle a fort envie de vous voir : vous la verrez dès que

que vous le voudrez , & dès demain. Ce demain est aujourd'hui. Je vous ai écrit tout ceci par avance. Ce fera sur les quatre heures que je me rendrai à cette audience de la Reine. Je vous rendrai compte comme tout cela m'aura paru. On dit qu'elle se conduit fort bien : j'en suis persuadée. Aucun François ne l'a vue. Il y a deux jours que la Marquise *de los Balbasès* la voulut voir : elle alla dans l'appartement de la Camarera , qui touche celui de la Reine. Dès que la jeune Princesse le sçut , elle y vint tout aussitôt : mais comme elle voulut parler à la Marquise , la Camarera prit la Reine par le bras,

bras, & la fit rentrer dans sa chambre. Ce sont des usages, qui ne sont pas si extraordinaires ici, qu'ils le feroient ailleurs.





L E T T R E IV.

Madrid, 15 Décembre 1679.

JE fus hier au *Retiro*, cette
Maison où le Roi & la
Reine font présentement.
J'entrai par l'appartement de la
Camarera-Major, qui me vint
recevoir avec toutes fortes
d'honnêtetés; elle me conduisit
par de petits passages dans une
galerie où je croyois ne trouver
que la Reine, mais je fus bien
étonnée quand je me vis avec
toute la Famille Royale; le Roi
étoit assis dans un grand fau-
teuil,

teuil, & les Reines sur des carreaux. La Camarera me tenoit toujours par la main, m'avertissant du nombre de révérences que j'avois à faire, & qu'il falloit commencer par le Roi. Elle me fit approcher si près du fauteuil de Sa Majesté Catholique, que je ne comprenois point ce qu'elle vouloit que je fisse. Pour moi, je crus n'avoir rien à faire qu'une profonde révérence; fans vanité, il ne me la rendit pas, quoiqu'il ne me parût pas chagrin de me voir. Quand je contai cela à Mr. *de Villars*, il me dit que fans doute la Camarera vouloit que je baissasse la main à Sa Majesté. Je m'en doutai bien, mais

mais je ne m'y sentis pas portée. Il m'ajouta qu'elle avoit proposé à la Princesse d'*Harcourt* de baïser cette main, & que sur l'avis que cette Princesse lui en avoit demandé, il lui avoit répondu de n'en rien faire.

Me voilà donc au milieu de ces trois Majestés; la Reine mère me disant, comme la veille, beaucoup de choses obligantes, & la jeune Reine me paroissant fort aise de me voir. Je fis ce que je pus pour qu'elle ne le témoignât que de bonne forte. Le Roi a un petit Nain Flamand qui entend & qui parle très-bien François. Il n'aidoit pas peu à la conversation.

tion. On fit venir une des Filles d'Honneur en Garde Infante, * pour me faire voir cette machine. Le Roi me fit demander comment je la trouvois, & je répondis au nain que je ne croyois pas qu'elle eût jamais été inventée pour un corps humain. Il me parut assez de mon avis. On m'avoit fait donner une *Almoade*. Je m'assis seulement un instant pour obéir : & je pris aussitôt une légère occasion de me tenir debout, parce que je vis beaucoup de *Senoras de Honor* qui n'étoient point assises, & que je crus leur faire plaisir d'être com-

* C'est une espece de Panier,

comme elles : je me tins donc toujours debout , quoique les Reines me dissent souvent de m'asseoir. La jeune fit une légère collation servie à genoux par ses Dames , qui ont des noms admirables , & qui ne prétendent pas moins être que des Maisons d'Arragon , de Portugal , de Castille , & autres des plus grandes. La Reine mere prit du chocolat , le Roi ne prit rien.

La jeune Reine , comme vous pouvez penser , étoit habillée à l'Espagnole , de ces belles étoffes qu'elle a apportées de France ; très-bien coëffée , ses cheveux de travers sur le front , & le reste épars sur les épaules.

Elle

Elle a le teint admirable , de beaux yeux , la bouche très-agréable quand elle rit. Que c'est une belle chose de rire en Espagne ! Mais il est plaisant , que je vous fasse le portrait de la Reine.

Cette galerie est assez longue , tapissée de damas ou de velours cramoisi , chamarré fort près à près de larges passemens d'or. Depuis un bout jusqu'à l'autre , est le plus beau tapis de pied que j'aye jamais vu : des tables , cabinets & brasiers , des flambeaux sur les tables : & de tems en tems on voit des Menines très-parées , qui entrent avec deux flambeaux d'argent pour changer , quand il faut moucher

B

les

les bougies. Elles font de grandes & longues révérences de bonne grace. Affez loin des Reines, il y avoit quelques Filles d'Honneur affises à bas, & plusieurs Dames d'un âge avancé avec leurs habits de veuves, debout, appuyées contre la muraille. Le Roi & la Reine s'en allerent après trois quarts-d'heure, le Roi marchant le premier. La jeune Reine prit sa belle-mère par la main, passant devant à la porte de la galerie, après quoi elle revint plus vîte que le pas, me retrouver. La Camarera-Major ne revint point, & il parut assez qu'on lui donnoit toute sorte de liberté de m'entretenir. Il ne demeura qu'une
vieil-

vieille Dame fort loin. Elle me dit que si la Dame n'y étoit pas, elle m'embrasseroit bien. Il n'étoit que quatre heures quand j'arrivai-là ; il en étoit sept & demie avant que j'en sortisse ; & ce fut moi qui voulus sortir.

Je vous assure, Madame, que je voudrois que le Roi, la Reine mere, & la Camarera-Major eussent pu entendre tout ce que je dis à la Princesse. Je voudrois que vous le sçussiez aussi, & que vous nous eussiez pu voir nous promener dans cette galerie que les flambeaux rendoient très-agréable. Cette jeune Reine, dans la nouveauté & la beauté de ses habits avec une infinité de diamans, étoit ravissante.

Imaginez - vous une fois pour toutes , que le noir & le blanc ne sont pas plus différens , que la vie d'Espagne & celle de France. Il me semble que cette jeune Princesse fait très-bien. Elle voudroit que j'eusse l'honneur de la voir tous les jours , je l'affurai que j'en ferois charmée ; mais je la suppliai de m'en dispenser , à moins qu'on ne me fît voir clair comme le jour que le Roi & la Reine mere le fouhaitoient presque autant qu'elle. La Camarera-Major me vint prendre à la porte de la galerie pour me reconduire. Je trouvai - là des Femmes Françoises de la Reine , auxquelles je dis qu'il falloit appren-

prendre l'Espagnol, & s'empêcher, autant qu'il leur feroit possible, de dire un mot de François à la Reine. Je sçavois qu'on les grondoit un peu quand elles lui parloient trop souvent. Je dis en Espagnol à la Camarera-Major, ce que je disois à ces Françaises; elle m'en sçut très-bon gré. Voilà à peu près, Madame, tout ce que je puis vous mander de cette première visite.

Si vous aviez été aujourd'hui ici, vous auriez eu le plaisir de voir au travers d'une porte le plus beau Nonce du monde & le mieux disant. Il parle un Espagnol tout-à-fait aisé. Je l'ai reçu en cérémonie tout à mon

aîse sur des carreaux & lui dans un fauteuil. Il m'a fort parlé de *Charles Quint*. J'étois un peu honteuse d'en être si peu instruite. Je n'en ai pas fait semblant. Je disois quelques mots par-ci par-là, rappelant dans ma mémoire beaucoup de beaux endroits, dont mon fils aîné m'a entretenue quelquefois. Mon fils l'Abbé, qui m'affistoit en cette occasion, a beaucoup brillé dans cette conversation, & n'y a pas moins paru que sur les bancs de Sorbonne.

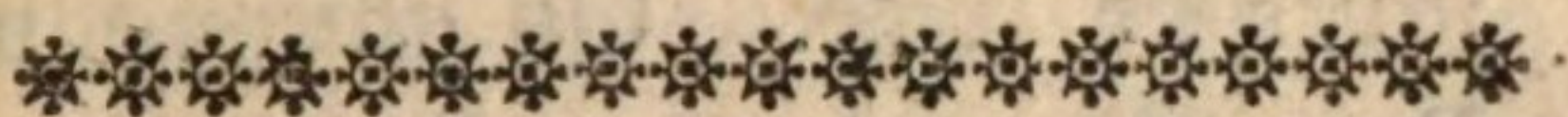
Mr. *de Villars*, qui revient de la Ville, se met à vos pieds, pour parler en termes Espagnols. Il me vient d'avouer qu'il a passé son après-dînée chez cette femme,

me , dont vous lui avez vu le portrait. Il dit qu'elle n'a plus de beauté , mais bien de l'esprit. J'en jugerai incessamment ; car il veut que ce soit une des premières dont je reçoive visite.

Adieu, Madame ; si ma Lettre ne vous prouve le plaisir que je prends à penser à vous , & à vous entretenir , je ne sçais pas ce qu'il faut faire pour vous le persuader. Peut-être aimeriez-vous mieux en douter ; car cette Lettre est bien longue pour une personne comme vous , au milieu de la bonne compagnie & des plaisirs. Telle cependant que vous voyez cette Lettre , il y a mille choses que je ne vous mande point , & que

je vous dirois bien. Je ne pense point, quand tout le monde verroit ceci, que je pusse en recevoir ni reproche ni blâme. Cependant usez-en avec prudence.





L E T T R E V.

A Madrid, 27 Décembre 1679.

J'Ai reçu depuis peu mes visites. La maniere dont se passe cette cérémonie, est une chose assez singuliere. Premièrement, dès que j'ai été arrivée, toutes les Dames, Princesses, Duchesses, Grandes, ont envoyé plusieurs fois me complimenter, & s'informer avec soin quand elles me pourroient voir, chacune voulant être avertie des premieres. Enfin ce tems est venu; & il y a quelques jours qu'on leur fit sçavoir que je recevrois le monde trois

B. 5.

jours.

jours de suite. On envoie un Page chez toutes celles qui ont envoyé, avec des Billets qu'on nomme *Nudilos*, parce qu'en effet ce sont des Billets noués. Ce fut la Marquise *d'Assera*, veuve du Duc *de Lerme*, que j'ai vue en France, & qui croit que je lui ai rendu quelque petit service, qui fit les trois jours les honneurs de ma maison. La Dame de ce portrait qu'a Mr. *de Villars*, les a faits aussi. Je crois qu'elle a été belle, & même qu'elle le feroit encore passablement, sans cette épouvantable coëffure de veuve qu'elle porte. Il n'est pas possible à quelque belle personne que ce soit, de le paroître avec cet accoutrement;

ment; & je ne sçais pas comment une veuve, qui seroit un peu galante, & qui compte sur sa beauté, ne se remarie pas tout au plus tard au bout de l'an. Cette Dame a bien de l'esprit, & est honnête & polie. Je ne vous dirai point les pas comptés que l'on fait pour aller recevoir les Dames, les unes à la première estrade, les autres à la seconde, ou à la troisième: car, par parenthèse, j'ai un très-grand appartement. Tirez delà, en soupirant pour moi, la conséquence de ce qu'il m'en coûte à le meubler. Il faut, en entrant & en sortant, passer devant toutes ces Dames. Celle qui me conduisoit, avoit assez d'affaires.

fares à me redresser ; car j'oubliois souvent le cérémonial. Ces visites durent tout le jour. On les conduit dans une chambre couverte de tapis de pied, un grand brasier d'argent au milieu. Je n'oublierai pas de vous dire que dans ce brasier il n'y a point de charbon, mais de petits noyaux d'olives qui s'allument, & qui font le plus joli feu du monde, une petite vapeur douce. Ce feu dure plus que la journée. La maniere de s'entretenir, & de se faire des amitiés, feroit trop longue à vous dire. Toutes ces femmes causent comme des pies dénichées, très-parées en beaux habits & pierreries, hors celles qui.

qui ont leurs maris en voyage ou en ambassade. Une des plus jolies fans comparaison * étoit vêtue de gris par cette raison. Pendant l'absence de leurs maris, elles se vouent à quelque Saint, & portent avec leur habit gris ou blanc, de petites ceintures de cordes ou de cuir. Je ne puis vous dépeindre aucune Beauté, car je n'en ai point vu. La Connétable de Castille est des mieux faites, mais revenons à notre brasier: toutes assises sur nos jambes, sur ces tapis; car quoiqu'il y ait quantité d'*Almoades*, ou carreaux, elles n'en

* La Marquise del Carpio, femme du Marquis de Liche, alors Ambassadeur à Rome.

n'en veulent point. Dès qu'il y a cinq ou six Dames, on apporte la collation, qui recommence une infinité de fois. On présente d'abord de grands bassins de confitures seches; ce sont des filles qui servent; après cela quantité de toutes sortes d'eaux glacées, & puis du chocolat: ce qu'elles ont mangé ou emporté de marons glacés, qu'elles nomment *castagnes*, ne se peut comprendre, tant elles les trouvent bons. Il regne une grande honnêteté parmi elles, touchées de plaire & de faire plaisir: avec tout cela, Madame, que je fus aise de me trouver à la fin de mes trois jours! La plupart me font

ve-

venues voir deux fois ; trois ou quatre entendent & parlent un peu le François , & moi très-peu l'Espagnol. Si ce récit vous paroît trop long , gardez-le pour le mettre en la place de la lecture que vous faites quelquefois les soirs. Il n'a tenu qu'à moi de vous faire encore un détail des Comédies & de leurs machines. La Reine, avec qui je me suis trouvée deux fois , comme elle y alloit , m'y a voulu mener ; mais jusques ici je m'en suis exemptée par m'y figurer un ennui mortel ; & je lui ai dit que j'irois quand elle feroit au Palais. Cette jeune Reine est assurément plus belle & plus
ai

aimable que toutes les Dames de la Cour; elle n'a point encore fait son entrée; on dit que le deux du mois prochain on sçaura le jour destiné à cette cérémonie; il y a des soupçons sur une grossesse. A l'égard de ne la pas voir aussi souvent qu'elle me témoigne le souhaiter, ce que je fais va jusqu'à la dureté: ce n'est pas que je méprise cet honneur, & que je n'en sçache faire tout le cas que je dois; mais je crains plus que je ne puis vous le dire, qu'on ne me puisse accuser de trop d'empressement; ce que la Princesse fera de bien ou moins bien, ne me doit point être attribué; elle se conduit fort prudem-

demment ; il n'auroit pas été plus mal qu'on lui eût donné en France quelque bonne tête en qui elle eût confiance. Cette Cour est remplie de plusieurs personnes , qui peuvent indirectement se mêler de lui donner des conseils ; il y a bien peu qu'elle y est , pour sçavoir choisir les bons & rejeter les mauvais ; ce ne sont nullement mes affaires ; & si la Reine mere n'avoit souhaité que je visse plus souvent la Reine , que je ne me l'étois proposé , je n'y aurois été qu'une seule fois. Je vous assure , Madame , que quand il faut m'habiller , quoiqu'il me soit permis d'aller avec toutes sortes de

de

de manteaux , & qu'il me faut
fortir de ma chambre , je suis
triste & peinée par avance ,
d'aller représenter en public.
On prépare pour l'entrée de
la Reine cinq ou six beaux arcs
de triomphe. J'en ai vu un
qui m'a paru tel. Si le deux
du mois prochain on la croit
encore grosse , elle fera son
entrée dans une espece de chai-
se découverte , que des hom-
mes porteront sur leurs épaules,
sinon elle la fera à cheval. J'é-
tois , il y a peu de jours , avec
elle : le Roi vient faire de peti-
tes *comparences* , & puis s'en
reva ; elle me montrait un fort
beau présent d'une parure de
pierreries que le Roi lui avoit
fait

fait le matin ; ils se couchent tous les jours à huit heures & demie , c'est-à-dire , le moment d'après qu'ils font fortis de table , ayant encore le morceau au bec.

Le Prince *de Lignes* mourut il y a trois jours ; il étoit assez vieux , sa femme s'en retourne en Flandres. Il y en a huit qu'un fameux Théatin , nommé le P. *Vintimille* , fut chassé ; il étoit intrigant , à ce qu'on dit ; des amis de feu Dom *Juan* , & ennemi déclaré de la Reine mere ; il eût fort souhaité d'être Confesseur de la jeune Reine , il ne lui auroit pas fait des scrupules de rien ; il est ami de la Connétable *Col-*
lon-

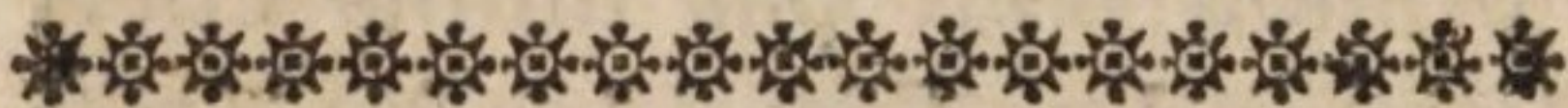
lonne, que je n'ai point encore vue, parce que je n'ai fait aucune visite. Je les commencerai bientôt, & la verrai des premières. Elle ne sort point de son Couvent; on croyoit qu'elle demeureroit chez la Marquise de los Balbasès, sa belle-sœur; mais cela ne fera pas.

Le Duc d'Ossonne continue de ne pas aller à la Cour.

Il y a très-souvent ce qu'on appelle des cérémonies de Chapelle, dans l'Eglise qui touche la Maison où Leurs Majestés sont à présent; on voit la Reine à travers les barreaux d'une Tribune; elle est très-magnifiquement parée, aussi-bien que toutes les Dames: ce lieu
d'o-

d'oraison n'est pas moins chéri d'elles. La Fête de Noël est solennisée dans le Palais par des parures extraordinaires , & la Comédie sur les quatre heures. Sans beaucoup me divertir ici, je vous dirai , Madame , qu'il n'y a lieu au monde où je voulusse être qu'en Espagne , tant que Mr. *de Villars* y fera , cela s'entend ; voilà la pure vérité.





L E T T R E VI.

Madrid, 12 Janvier 1680.

JE vous rendis compte par ma derniere Lettre des visites que j'avois reçues; je n'entrerais point dans le détail de celles que je rends. J'oubliai de vous dire que toutes ces grandes Dames ne se parlent que par *tu & toi*; c'est une marque d'amitié. Nous commençons à nous tutoyer. Le Roi & la Reine usent de ces termes entre eux. La Reine n'est plus grosse; dès le lendemain qu'elle ne le fut plus, le
Roi

Roi & la Reine allerent au *Parado*, jolie Maison à deux lieues d'ici; elle eut le plaisir de monter un peu à cheval, & de voir tuer un sanglier par le Roi son mari. Son entrée se fera samedi prochain; on dit qu'il s'y verra des magnificences extraordinaires. Leurs Majestés quitteront le *Retiro*, & iront demeurer au Palais; l'appartement de la Reine est fort doré, & très-bien meublé; nous l'allâmes voir l'autre jour; quand elle y fera, & qu'elle recevra mille visites, je me propose, fans en rien dire, de lui en rendre moins. Toutes les Dames, qui fans vanité m'aiment assez, croient & s'attendent que j'y
fe-

ferai tous les jours, & que je puis un peu contribuer à leur faire faire leur cour; mais, ma chere Madame, entre vous & moi, non seulement je ne veux entrer en rien, mais je voudrois me mettre entièrement hors de portée d'aucun soupçon. Je vous prie d'avoir quelque application pour entrevoir au lieu où vous êtes, si l'on ne trouvera pas que ce soit le meilleur parti. Il se peut fort bien qu'on ne prendra pas la peine de songer à ce que je fais ou ne fais pas, à moins que vous ne le mettiez sur le tapis. Il n'y a presque pas de milieu entre voir la Reine très-souvent, ou ne la voir que très-rarement, en cher-

cherchant pour le public & pour elle des raisons qui ne feront gueres vraisemblables , puisque le Roi , la Reine mere , & la Camarera-Major font paroître qu'ils font très-aïses que je sois souvent avec elle , & tout le monde disant que l'Ambassadrice d'Allemagne étoit tous les jours avec la Reine mere , ne parlant ensemble qu'Allemand. Vous voyez donc que du côté de cette Cour , tout veut que je sois souvent avec la Reine ; mais si je ne sçais que la Cour de France l'approuve , rien ne peut m'empêcher de retirer mes troupes , & de laisser penser ici tout ce qu'on voudra ; c'est pourquoi je vous

supplie encore une fois de tâcher de sçavoir ce que vous pourrez là - dessus. Cette jeune Reine se conduit jusques ici avec beaucoup de douceur & de soumission pour le Roi; on dit qu'il l'aime fort, chacun a sa maniere d'aimer; je le vois assez souvent venir dans une galerie où est la Reine. Vous avez apparemment vu de ses portraits.

Le lendemain de l'entrée il y aura une fête le soir, que l'on nomme Mascarade, où tous les Grands de la Cour courent deux à deux dans une lice avec un flambeau à la main. Le Roi court avec son Grand-Ecuyer. Ce sont des habits extraordinaires;

res ; je crois que cela fera plus beau à dépeindre qu'à voir. Un autre jour ce fera, *Fuigo de Canas*, je ne sçais pas trop ce que c'est ; on jette des cannes en l'air. Mais la grande fête , fera celle de la course des taureaux. Pour celle-là , je crois que ce fera une très-belle chose. Des Grands, des fils de Grands *tauricideront*. La magnificence du train & des livrées fera , à ce qu'on dit, surprenante. Pourvu qu'il ne s'y tue personne, j'y prendrai peut-être quelque plaisir. Si cela est, je vous fouhaiterai souvent sur mon balcon. Hélas ! Madame , si j'osois , je vous y fouhaiterois même

quand la fête feroit ennuyeuse.

Je ne me suis point encore habillée à l'Espagnole, quoique j'aye fait faire deux habits. La Reine mere aime tout-à-fait l'habit à la Françoisse, & toutes les Dames aussi ; c'est-à-dire, les manteaux principalement, & c'est ce qui m'accommode fort. Le noir ou la couleur ne marquent pas plus de respect l'un que l'autre.

Il fait aussi froid ici qu'à Paris ; j'espere qu'il n'y fera pas plus chaud.

Le Marquis *de Flamarens* est à Madrid avec l'habit Espagnol & la honille. Je croirois sans peine qu'il s'y ennuyera bientôt.

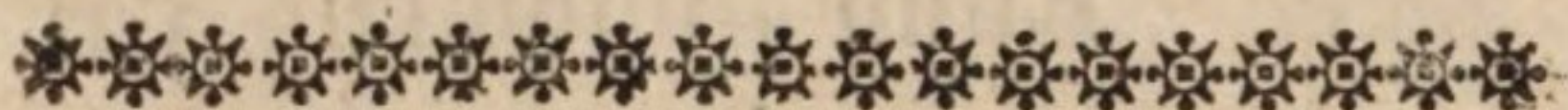
tôt. Le Comte *de Charni*, prétendu fils naturel de feu *Monsieur*, (Duc d'Orléans) y passe une vie bien triste. C'est un honnête homme ; & s'il est vrai, comme on n'en doute pas, qu'il ait l'honneur d'être frere de tant de grandes Princesses, celles qui sont en état de lui faire du bien, devroient bien lui en faire un peu, & lui procurer quelque moyen de subsister. Nous ne le voyons pas souvent, ni *Flamarens* non plus ; il faut qu'ils aient des égards.

Je n'ai été qu'une seule fois chez la Reine mere depuis que je suis ici.

La Reine m'a expreffément chargée de vous faire fes compliments. Je vous mene au Palais toutes les fois que j'y vais; & votre nom, fans que je me le propofe, eft toujours dans toutes nos converfations. *La Philofophie en-dehors & les pieds en-dedans*, la penferent faire mourir de rire. Ce que les François & Françoises trouvent ici de fi trifte, ne l'eft nullement; & la Reine m'a avoué de très-bonne foi, qu'elle n'avoit jamais cru s'accoutumer auffi-tôt. Vous pouvez penfer que je ne lui tiens gueres de propos qui foient propres à la faire foupirer inceffamment après la Fran-

France. Enfin jusqu'ici j'ai
fait de mon mieux , par le
seul plaisir de bien faire.





L E T T R E VII.

Madrid , 26 Janvier 1680.

JE ne vous entretiendrai gueres de l'entrée de la Reine d'Espagne. Elle en étoit le plus grand & le plus agréable ornement , à cheval sous un grand dais , fort parée ; un chapeau de plumes blanches , un habillement fait exprès pour ce jour de cérémonie ; précédée de plusieurs Grands fort brodés , & quantité de livrées riches & mal-entendues , aussi-bien que les habits des Maîtres. La Reine avoit très-bonne grace.

ce. Elle quitta un peu sa gravité devant le balcon où nous étions , & je la lui vis reprendre. Il y a eu deux jours de suite des feux d'artifice devant le Palais , où je me dispensai d'aller ; jusqu'ici il n'y a point eu d'autre fête. Le Roi mène souvent la Reine dans des Couvens , & ce n'est point du tout une fête pour elle. Elle a voulu absolument que je l'y suivisse ces deux derniers jours. Comme je n'y connois personne , je m'y suis beaucoup ennuyée ; & je crois qu'elle ne vouloit que j'y fusse , qu'afin de lui tenir compagnie. Le Roi & la Reine sont assis, chacun dans un fau-

teuil ; des Religieuses à leurs pieds , & beaucoup de Dames qui viennent leur baiser les mains. On apporte la collation ; la Reine fait toujours ce repas d'un chapon rôti. Le Roi la regarde manger , & trouve qu'elle mange beaucoup. Il y a deux nains qui soutiennent toujours la conversation. Je croyois hier au soir , au sortir du Couvent , m'en retourner chez moi , mais la Connétable de Castille me pria que nous allassions ensemble au Palais ; car vous sçavez que , sans l'avoir mérité , il ne tiendrait qu'à moi de me donner un grand air ici , les Dames croyant que c'est assez qu'une Ambassadrice soit de la.

la même Nation que leur Reine , pour leur être de quelque agrément. Je fais aussi de mon mieux pour ne pas tromper leur attente. Voilà toutes les affaires que je veux avoir au Palais. La Reine mere est toujours une très-bonne Princeſſe ; je n'en puis dire autre choſe. Je n'abufe point des bontés qu'elle m'a fait paroître ; car depuis que je ſuis à Madrid , je n'ai été que deux fois chez elle. Il y a depuis deux jours un autre Ambaſſadeur d'Eſpagne nommé pour la France. On a révoqué celui que vous aviez. C'eſt le Marquis *de la Fuente* , fils de celui que vous avez vu Ambaſſadeur. Sa femme partira bien-

C 6

bientôt. Elle ne vous paroîtra ni jeune ni belle ; elle est peut-être l'un & l'autre en ce pays. C'est une bonne femme.

Je ne passe pas en Espagne une vie aussi oisive que je voudrois, & ce sera beaucoup si je puis jamais rendre toutes les visites que j'ai à y faire. Tout ce que j'y ai de plus agréable, c'est la commodité des habits. La Reine mere & toutes les Dames approuvent toujours si fort ceux que j'ai, & sur-tout les manteaux, que vous pouvez croire avec quel plaisir je les fa-
tisiais. Le Noir, comme je crois vous l'avoir déjà mandé, n'est point une couleur plus respectueuse qu'une autre.

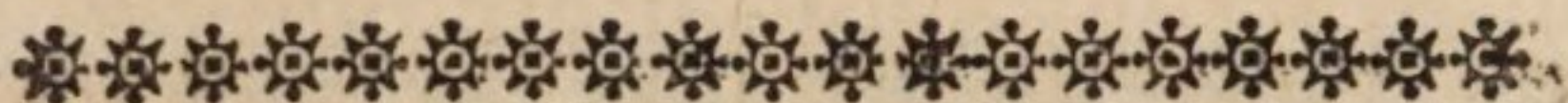
Je

Je ne vois pas qu'on se presse trop ici d'expédier le brevet de cette pension de deux mille écus pour Madame de Grancey. Mr. de Villars voudroit bien lui être utile ; mais avec tout l'or qui vient des Indes , l'Espagne ne me paroît pas opulente. Ce que j'ai vu de plus riche , de plus doré , de plus magnifique , est l'appartement de la Reine. Il y a entre autres meubles dans sa chambre , une tapisserie , dont ce qu'on y voit de fond , est de perles. Ce ne sont point des personnages ; on ne peut pas dire que l'or y soit massif , mais il est employé d'une manière & d'une abondance extraordinaire. Il y a quelques fleurs. Ce sont

des bandes de compartimens ; mais il faudroit être plus habile que je ne suis à représenter les choses , pour vous faire comprendre la beauté que compose le corail employé dans cet ouvrage. Ce n'est point une matière assez précieuse pour envanter la quantité ; mais la couleur & l'or qui paroît dans cette broderie , sont assurément ce qu'on auroit peine à vous décrire ; mais il ne vous importe gueres. Cette tapisserie m'est demeurée dans la tête ; c'est ce qui m'a fait écrire ceci , qui vise assez au galimathias. Adieu , Madame , ce que je sens bien distinctement , c'est que je vous aime. Aimez-moi aussi, je vous
en

en prie; & ne consentez jamais
en vous-même que je fois en
Espagne & vous en France.





L E T T R E VIII.

Madrid , 27 Janvier 1680.

Comme le Courier ne partit point hier au soir , & qu'il me reste un peu de tems , je veux vous conter , si je puis , en peu de mots , une belle aventure. Nous arrivions hier , Mr. *de Villars* & moi sur les dix heures du matin , quand nous vîmes entrer dans ma chambre *une Tápada* , suivie d'une autre qui paroissoit sa suivante. Je fis signe à Mr. *de Villars* que c'étoit à lui à se mettre en devoir de faire les honneurs ; la suivante se retira.

tira. L'autre fit signe qu'elle vouloit que quelques gens qui étoient dans l'antichambre , se retirassent aussi. Elle s'approcha d'une fenêtre avec Mr. *de Villars* , me faisant signe en même tems de m'approcher. Elle leva son manteau, je n'en étois gueres plus sçavante. Je me souvenois un peu d'avoir vu quelque personne qui lui ressembloit. Mr. *de Villars* s'écria : C'est Madame la Connétable *Colonne* ! Sur cela je me mis à lui faire quelques complimens. Comme ce n'est pas son style, elle vint au fait. Elle pleura, & demanda qu'on eût pitié d'elle. Pour dire deux mots de sa personne, sa taille est des plus belles.

les. Un corps à l'Espagnole , qui ne lui couvre ni trop ni trop peu les épaules. Ce qu'elle en montre , est très-bien fait : deux grosses tresses de cheveux noirs, renouées par le haut d'un beau ruban couleur de feu : le reste de ses cheveux en désordre , & mal peignés ; de très-belles perles à son cou ; un air agité qui ne feroit pas bien à une autre , & qui pour lui être assez naturel , ne gâte rien ; de belles dents. Je voudrois bien vous faire entendre tout ceci en peu de mots. La Connétable est dans un Couvent Royal , nommé *San Domingo*. Elle en est déjà sortie quatre ou cinq fois ; & la dernière fois qu'elle y entra ,
le

le Nonce fit semblant de vouloir parler à une Religieuse à la porte : & quand elle fut ouverte , la Connétable , que l'on croyoit bien loin , rentra promptement ; car en Espagne dans ces fortes de Couvens , il y a d'extraordinaires régularités sur les entrées & les forties. Quand elle y fut , les parens du Connétable exigèrent d'elle qu'elle signeroit entre les mains du Roi un papier , par lequel elle s'engageroit de ne plus fortir fans la permission de son mari , promettant que si elle en sortoit , on pourroit la renvoyer à Saragosse , ou en tel autre lieu que son mari souhaiteroit. La voilà donc avec de doubles liens.

Quand

Quand le Marquis *de los Balbasès* revint avec sa femme, elle crut qu'ils la recevroient dans leur maison ; mais ils s'en excuserent, disant qu'elle étoit trop petite. Le bruit de l'entrée de la Reine a fait prendre la résolution à Madame *Colonne* de sortir encore de son Couvent. Aussi-tôt pensé, aussi-tôt fait. Elle envoie emprunter un carrosse, & s'en va droit chez la Marquise *de los Balbasès*. Elle fut bien reçue, malgré leur surprise. Au bout de quelques jours quelqu'un vint lui dire que *los Balbasès* l'alloit envoyer à *Saragosse* trouver son mari. Sur cela elle demande un carrosse pour aller prendre l'air ; on lui en.

en donne un. Elle fait quelques tours par la ville , & se fait descendre à notre porte. La voilà donc chez nous, disant qu'elle n'en vouloit plus sortir , & que l'on ne voudroit pas la mettre dans la rue. Il parut qu'elle feroit bien aise de voir le Nonce. Nous la fîmes dîner ; je lui fis de mon mieux , parce qu'en effet elle fait très-grande pitié d'être de l'humeur qu'elle est. Le Marquis *de los Balbasès* envoie un de ses parens pour essayer de la résoudre à retourner , & à ne pas donner une nouvelle scene au Public. Elle dit qu'elle n'en fera rien. Le Nonce arrive, elle le prie qu'il la fasse rentrer dans son Couvent.

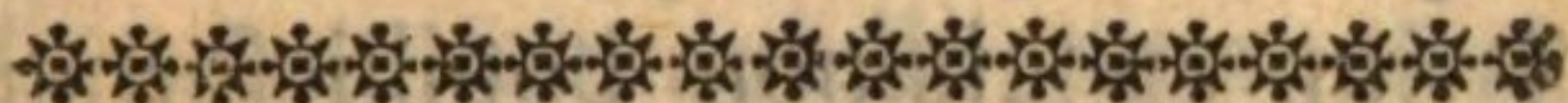
vent. Il répond qu'il n'en a pas le pouvoir. Une Dame de qualité de nos amies, qui est la Comtesse de *Villambrosa*, dont le fils a épousé la fille de *los Balbasès*, vint ici. Mr. de *Villars* & le Nonce firent plusieurs allées & venues chez *los Balbasès*, qui promit plusieurs fois, foi de Cavalier, qu'il ne feroit aucune violence à Madame *Colonne* pour retourner avec son mari; qu'il la prioit de revenir chez lui, & que l'on tâcheroit de faire en sorte que le Roi qui avoit l'écrit de Madame *Colonne*, ne sçauroit rien de sa sortie; & que si elle s'opiniâtroit à ne pas vouloir revenir, elle alloit mettre contre elle le Roi, son mari,

ri,

ri, & toute sa famille. Enfin, Madame, il étoit près de minuit que nous ne scavions tous que faire, par les conséquences que cette pauvre créature attiroit contre elle en demeurant chez nous. Mais enfin elle se résolut à s'en aller. La Comtesse de Villambrosa, Mr. de Villars & moi la remenâmes chez le Marquis de los Balbasès. Sa femme & lui la reçurent très-bien ; mille embrassades. Vraiment, c'est une chose inconcevable que les mouvemens extraordinaires qui se passent dans cette tête. Elle l'avoue elle-même. Si elle ne fait pas plus de chemin, ce n'est pas manque de bonne volonté. Cepen-

pendant, s'il lui prend envie
une autre fois de revenir chez
nous, & de n'en vouloir pas
sortir, par la frayeur qu'on ne
la remette au pouvoir de son
mari, nous en ferions bien em-
barrassés. Si cette histoire vous
ennuye, Madame, prenez-
vous-en à l'envie & au plaisir
que j'ai de vous conter tout ce
que je sçais qui peut vous être
écrit.





L E T T R E IX.

Madrid, 9 Février 1680.

LA Reine d'Espagne, bien loin d'être dans un état pitoyable, comme on le publie en France, est engraisée au point que pour peu qu'elle augmente, son visage fera rond. Sa gorge, au pied de la lettre, est déjà trop grosse, quoiqu'elle soit une des plus belles que j'aye jamais vues. Elle dort à l'ordinaire dix à douze heures. Elle mange quatre fois le jour de la viande; il est vrai que son déjeuner & sa collation sont ses meilleurs

D

re-

repas. Il y a toujours à sa collation un chapon bouilli sur un potage, & un chapon rôti. Je la vois fort rire, quand j'ai l'honneur d'être avec elle. Je suis persuadée que je ne suis ni assez plaisante, ni assez agréable pour la mettre en cette bonne humeur, & qu'il faut qu'elle ne soit pas chagrine d'ordinaire. On ne peut assurément se mieux gouverner, ni avec plus de douceur & de complaisance pour le Roi. Elle avoit vu son portrait; on ne lui avoit pas fait celui de son humeur pour les manières & la vie solitaire. On n'a pas renversé toutes les coutumes du pays, pour y en mettre de plus agréa-

agréables. Mais la Reine mere fait tout ce qu'elle peut pour les adoucir. Il paroît à tous les gens de bon-sens que la jeune Reine ne peut mieux faire, que de contribuer de son côté à s'attirer la continuation de l'amitié & de la tendresse que ce Prince lui témoigne. Il y a cette Duchesse de *Terranova*, Camarera-Major, dont l'humour passe pour être un peu hautaine. La jeune Reine plait infiniment à toutes les Dames. Je fais tout ce que je puis, quand j'ai l'honneur d'être auprès d'elle, pour la faire souvenir de leur dire tout ce qui est le plus propre à les gagner. Quand je vous dis qu'el-

le est grasse, qu'elle dort, qu'elle rit, encore une fois je vous dis vrai. Il n'est pas moins vrai aussi, avec tout cela, que la vie qu'elle mene, ne lui est gueres agréable. Enfin, Madame, je vous assure qu'elle fait à merveille, j'en suis toute étonnée.

Il y eut hier la plus célèbre fête de taureaux qui se soit vue depuis plusieurs regnes des Rois d'Espagne. Il y eut six Grands ou fils de Grands qui furent les *Taureadors*. Je pensai mourir dans la premiere heure; mourir est un peu trop dire: mais j'eus une émotion & un si violent battement de cœur, que je crus n'y pouvoir résister, & je

je me levois pour m'ôter de dessus le balcon où j'étois , si *Mr. de Villars* ne m'eût dit que pour rien au monde il ne falloit faire cette faute. C'est une terrible beauté que cette fête. La bravoure des *Taureadors* est grande. *Aucuns* taureaux épouvantables éprouverent bien celle des plus hardis & des meilleurs. Ils creverent de leurs cornes plusieurs beaux chevaux ; & quand les chevaux sont tués , il faut que les Seigneurs combattent à pied , l'épée à la main , contre ces bêtes furieuses. Je n'aurois jamais fait , si je voulois vous conter tout ce qui s'observe dans ces combats , qui ont bien

du rapport avec ceux des anciens Maures & Grenadins. Les Dames , dont les amans combattent , & qui sont présentes , doivent bien mal passer leur tems , pour peu qu'elles les aiment véritablement. Les Seigneurs qui doivent combattre , ont chacun cent hommes vêtus de leurs livrées. C'est une chose qui mériterait de vous être contée plus en détail. Si j'étois Roi d'Espagne , jamais on n'en reverrait.

Je crois vous avoir déjà parlé de la dévotion de ce pays. Nous avons été obligés , de peur d'y scandaliser Séculars & Religieux , de manger de la viande le Samedi. Nous ne
man-

mangeons point ce jour-là ce qui s'appelle *petits pieds*. C'est une médiocre mortification. Cela est par-tout en Espagne.

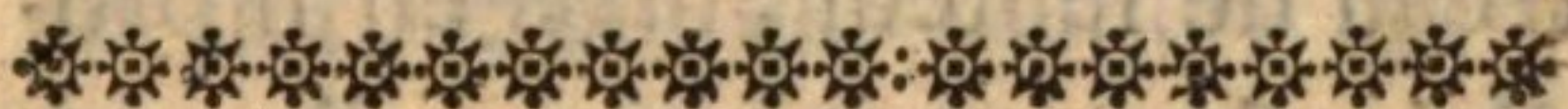
Toutes les Dames, généralement parlant, sont honnêtes & civiles, sur-tout celles qui ont un peu voyagé avec leurs maris.

Le Roi d'Espagne hait parfaitement François & Françaises.

Il y a ici un François dont je vous ai déjà parlé : c'est le Comte *de Charni*, qui méritoit de vivre dans son pays, & de ne pas finir ses jours dans celui-ci. Nous le voyons peu; mais ce que j'en connois, est d'un homme sage & de bon-sens.

sens. Nous voyons encore
moins le Marquis *de Flanarens*.
J'ai assez bonne opinion de lui
pour croire qu'il s'ennuie beau-
coup. Adieu, Madame.





L E T T R E X.

Madrid, 6 Mars 1680.

NOus voici au Mercredi des Cendres. Je n'ai rien à vous dire du Carnaval. Comme le Carême n'est point du tout ici un tems de pénitence, celui qui le précède, ne se distingue par aucuns plaisirs : car jamais vous ne voudriez croire que c'en fût un, que de jeter sur les passans beaucoup d'eau par la fenêtré. Pour ce qui se passe dans le Palais, le Roi, la Reine & les Dames se battent à coups d'œufs remplis

d'eau de senteur ; mais en si prodigieuse quantité , que l'on ne comprend pas où l'on peut en trouver tant. Ils sont tous argentés & peints. La Reine m'en donna un panier , dont je regalai ma fille. Voilà , Madame , par où l'on marque à cette jeune Princesse des jours qu'elle passoit autrement en France , & dont je tâche , autant que je le puis , de lui ôter le souvenir. En vérité sa douceur , sa complaisance & toute sa conduite , sont des choses extraordinaires à dix-huit ans. Il entre de tout dans cette heureuse composition ; & , pour ajouter encore à la gloire qu'elle peut tirer de tout ce qu'elle
le

le fait, c'est que d'abord qu'elle arriva, on lui donna les plus méchans conseils du monde. Elle le connoît bien présentement.

J'ai été assez souvent à la Comédie Espagnole avec elle: rien n'est si détestable. Je m'y amusois à voir les Amans regarder leurs Maîtresses, & leur parler de loin avec des signes qu'ils font de leurs doigts; pour moi, je suis persuadée que c'est plutôt une marque de leur souvenir, qu'un langage; car leurs doigts vont si vite, que si ces Amans s'entendent, il faut que l'Amour d'Espagne soit un excellent maître dans cet art. Je pense que c'est qu'il y voit plus

clair qu'ailleurs, & qu'il ne se
foucie gueres de faire plus de
chemin.

Il y a depuis peu de jours un
premier Ministre, qui est le
Duc de Médina Céli, le plus
grand Seigneur de cette Cour;
il n'a que quarante ou quaran-
te-cinq ans. Voilà tout ce que
vous sçauvez des affaires d'Etat.
Je n'en fais guere davantage.
On n'a point remédié à celle
qui me tient assez au cœur, qui
est ce rabais des monnoies. C'est
une chose bien triste, Madame,
que le peu d'argent qui nous
vient de France par cette dimi-
nution, & qu'il faille sur cha-
que pistole en perdre plus de la
moitié. La pitié que j'ai de
nous,

nous, ne m'empêche pas d'en avoir de ce pauvre Peuple, qui paroît ne vivre que de ce qu'on appelle ici *tomar el sol*, tant il est maigre, abattu & misérable.

Il y eut Dimanche au *Retiro* une Comédie de machines, où les deux Reines & le Roi étoient. Il y falloit être à midi. On y mouroit de froid; comme je me promenois dans les galeries de cette Maison, qui sont très-agréables, habillée à ma commodité, comme devant voir cette Comédie derriere des jaloufies, & ne songeant ni à Roi, ni à Reine, j'entendis notre jeune Princesse qui m'appelloit fort haut par mon nom.

J'entrai dans le lieu d'où me paroissoit venir sa voix , avec un air un peu composé : je la trouvai assise au milieu du Roi & de la Reine mere. Elle n'avoit consulté en m'appellant que son envie de me voir , & avoit tout-à-fait oublié la gravité Espagnole. Elle de rire en me voyant. La Reine mere me rassura ; elle est toujours aise que la Reine sa belle-fille se divertisse. Elle lui donna même occasion de me venir parler auprès d'une fenêtre ; mais je m'en retirai bien-tôt. Elle me demanda si je n'avois point reçu de vos Lettres.

Au reste , Madame , toutes les Ambassadrices meurent à
Ma-

Madrid; en voilà deux en six semaines, qui étoient plus jeunes que moi. * J'aimerois autant que la mort en eût pris de quelqu'autre état. On me dit qu'on ne peut résister aux chaleurs. Je me tranquillise un peu sur cela, quand je songe à Mesdames *de Schomberg & de la Fayette*, qui cherchent & qui trouvent des airs tempérés dans leurs maisons de la ville, & dans celles qu'elles choisissent à la campagne. Elles sont toujours malades, sans que d'ailleurs la fortune les accable de ses revers; & moi, je me

* Les Ambassadrices d'Allemagne & de Dannemarc.

me porte bien , fans faire aucuns remedes , & fans les croire nécessaires. Mais cela ne peut pas durer. J'observe mon régime de chocolat , auquel seul je crois devoir ma santé. Je n'en use pas comme une folle , & fans précaution. Mon tempérament ne paroîtroit nullement se pouvoir accommoder de cette nourriture. Elle est pourtant admirable & délicieuse. J'en ai fait faire chez moi , qui ne peut jamais faire mal. Je songe souvent que si je puis vous revoir , je veux vous en faire prendre méthodiquement , & vous faire avouer que rien n'est meilleur pour la santé. Voilà bien parler de chocolat. Songez

gez que je suis en Espagne , & que c'est presque mon seul plaisir que d'en prendre.

La Connétable *Colonne* , depuis la visite qu'elle nous fit , est toujours dans un Couvent à cinq lieues d'ici. Son mari est à Madrid depuis deux jours. On dit qu'il lui permettra de revenir dans un autre Couvent de cette Ville , où elle aura beaucoup moins de liberté , que dans celui d'où elle est sortie. Nous avons appris qu'elle fut toute prête le jour qu'on l'emmena de Madrid au lieu où elle est présentement , de s'en venir encore se fourrer chez nous dans ma chambre.

J'ai reçu par cet ordinaire
une

une Lettre de Madame *de Sévigné*. Je ne sçaurois lui faire réponse aujourd'hui, quelque envie que j'en aye. J'ai fait lire à la Reine l'endroit où Madame *de Sévigné* parle d'elle & de ses jolis pieds, qui la faisoient si bien danfer, & marcher de si bonne grace. Cela lui a fait beaucoup de plaisir. Ensuite elle a pensé que ses jolis pieds, pour toute fonction, ne vont présentement qu'à faire quelques tours de chambre, & à huit heures & demie tous les soirs à la conduire dans son lit. Elle m'a ordonné de vous faire à toutes deux bien des amitiés. Elle étoit hier belle comme un Ange, accablée, sans se plaindre,

dre, d'une parure d'émeraudes & de diamans sur la tête, c'est-à-dire, mille poinçons. De furieux pendans d'oreilles; & devant elle, & autour d'elle en écharpe, des bagues, des bracelets. Vous croyez que les émeraudes avec les cheveux bruns ne faisoient pas un bon effet. Détrompez-vous; son teint est un des plus beaux teints de brune qu'on puisse voir, sa gorge blanche & très-belle. Elle étoit un peu plus parée qu'à l'ordinaire. Elle me dit qu'elle avoit donné audience le matin au Connétable *Colonne*; & qu'en le voyant & l'entendant parler elle avoit été bien plus persuadée de la folie de sa femme. Il est

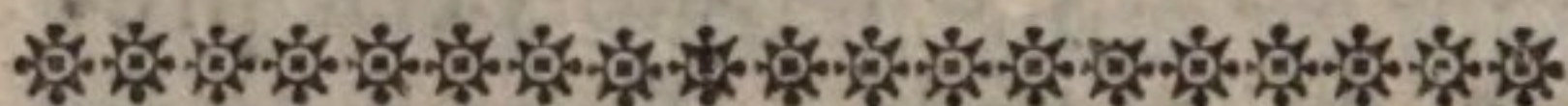
est fait à peindre : pour de bonne humeur, on n'en peut pas douter, si on en juge par l'air dont il laissoit vivre sa femme à Rome. La Reine me demanda fort des nouvelles de Madame de Grignan, * & si elle ne reviendrait point cet hiver à Paris.

Si trois semaines après que vous aurez reçu cette Lettre, vous envoyez un laquais au quartier de Richelieu, faites-le passer au Couvent des Petits-Peres, & dites-lui de s'informer si deux de leurs Religieux ne sont pas arrivés d'Espagne. Ces Peres ont pour vous une petite
boëte

* Fille de Madame de Sévigné.

boëte où il y a le plus petit présent du monde. Faites pourtant cas des tasses de Boucaro. J'ai en vérité quelque forte de honte , non du petit présent , mais de cette longue lettre. Il n'appartient pas à quelqu'un qui est à Madrid , de tenter la patience d'une personne comme vous , dont les journées sont remplies d'occupations agréables ou foi-disantes.





L E T T R E X I.

Madrid, 21 Mars 1680.

JE veux vous parler d'une promenade où je fus hier, qui est la plus ordinaire quand il fait chaud; & il en fait déjà beaucoup ici. C'est dans cette riviere si vantée du Mencénarés : au pied de la lettre, la poussiere commence à y être si grande, qu'elle incommode déjà beaucoup. Il y a de petits filets d'eau par-ci, par-là, mais pas assez pour qu'on en puisse arroser des fables menus, qui s'élevent sous les pieds des chevaux;

vaux ; enforte que cette promenade n'est plus supportable. Ce n'est donc pas pour vous dire une mauvaise plaisanterie, mais une vérité assez extraordinaire. Je vous prie, Madame, de conter cela, comme vous sçavez orner toutes les choses auxquelles vous voulez donner un air. Je vous expose seulement celle-ci ; qu'on ne peut se promener dans une riviere, parce qu'il y a de la poudre. Mais ce n'est rien : il faut voir le grand & prodigieux pont qu'un Roi d'Espagne a fait bâtir sur ce Mécénarés. Il est bien plus large & bien plus long que le pont-neuf de Paris : & l'on ne peut s'em-

s'empêcher de sçavoir bon gré à celui qui conseilla à ce Prince de vendre ce pont, ou d'acheter une riviere. Je pensois que je pourrois vous dire tout ceci en cinq ou six lignes; en voilà bien davantage.

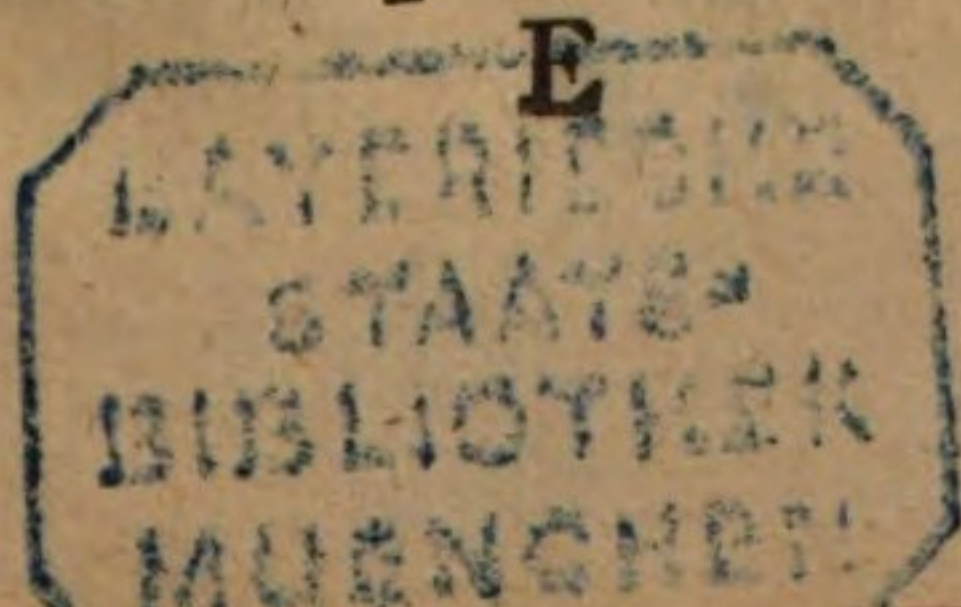
Les femmes de la Reine partirent d'ici le 14 de ce mois. Elles vinrent ce jour-là chez nous; elles y firent toutes leurs affaires, & après-dîner, Mr. *de Villars* & moi, nous les menâmes dans mon carosse hors la Ville prendre le leur. Elles avoient dit le soir à la Reine qu'elles la reverroient le lendemain, mais elles firent prudemment de ne lui point dire adieu. Dès les sept heures elle les de-

man-

manda ; elles n'y étoient plus. Elle pleura beaucoup : elle ordonna qu'on me vînt dire de l'aller trouver , mais je revins chez moi un peu tard. J'allai sur les cinq heures du soir au Palais. Elle se levoit. Il est surprenant en vérité comme elle est embellie. Elle avoit ses cheveux sur le front , renoués en grosses boucles ; des rubans couleur de rose à sa cornette & dessus sa tête : point barbouillée de rouge , comme il faut qu'elle le soit d'ordinaire. Une gorge admirable ; elle mit une robe de chambre à la Françoisse , & passa le reste du jour avec cet habillement. Elle se considéra un peu de cette sorte

E

te



te dans un grand miroir. Cette vue la remit. Il paroissoit à ses yeux qu'elle avoit bien pleuré. Comme elle commençoit à me parler, le Roi entra, & c'est ici une loi établie, que quand Sa Majesté entre dans la chambre de la Reine, toutes les Dames qui s'y trouvent, en sortent aussi-tôt, si ce n'est la Camarera-Major & deux ou trois autres qui sont domestiques: j'entendis qu'on demandoit des cartes, & je conjecturai par-là que la Reine s'alloit fort ennuyer au petit jeu que le Roi aime, & où l'on peut perdre une pistole avec un malheur extraordinaire. La Reine fait toujours comme si elle étoit ravie de

de

de cette occupation. Il lui est resté deux des femmes qu'elle a amenées, une de ses nourrices qui est assez adroite, & une Provençale qui joue du clavessin. Le Roi a une grande joie de voir diminuer le nombre des François ; car il ne peut celer qu'il hait au dernier point notre Nation. Pour vous expliquer un peu mieux le renvoi de ces femmes, c'est une grosse nourrice de la Reine, & une fille nommée *Martin*, jolie, belle & sage. On ne les a pas chassées, mais on leur a rendu la vie du Palais assez insupportable pour les obliger d'en sortir. Joignez à cela les marques

que le Roi leur donnoit de son averfion.

Mr. *de Villars* me prie de ne pas oublier de vous parler d'une parure , qu'une des Dames de la Reine avoit il y a deux jours ; c'est ce qu'on appelle en France *Fille d'honneur*. Elle en a dix. On en prend tous les jours quelque nouvelle. Celle dont je vous parle , est la fille du Duc *d'Albe*. Leurs habits font des plus magnifiques , beaucoup de pierreries. Celle - ci fervant la collation à la Reine comme les autres , reportoit un plat. Je lui vis un pistolet pendu au côté avec un gros nœud de ruban. Ne croyez pas que ce fût un bijou. Il auroit fort bien tué un

un

un homme: il étoit de plus de demi-pied de long, d'un acier bien poli & bien monté. Je ne voulus pas faire semblant devant la Reine de le remarquer; peut-être ne fis-je pas ma cour à la fille, qui ne portoit pas cette arme pour la cacher, & pour n'en prétendre pas quelque louange.

Il y eut l'autre jour une Procession dans ce qu'on appelle les Cloîtres du Palais. Je la vis par une petite fenêtre devant laquelle elle passoit. Le Roi & la Reine marchoient ensemble. Elle avoit une grande robe de Cérémonie, des manches pendantes, une longue queue portée par la Camarera-Major.

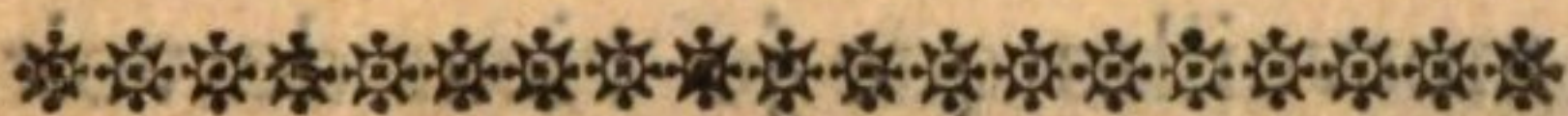
Les Filles ou Dames d'honneur marchaient eufuite , parées avec des habits extraordinaires pour ces jours-là. La Croix, le Patriarche , les Evêques, les Prêtres & Religieux marchent devant Leurs Majestés. Mais pour en revenir aux Dames qui sont suivies de celle qui s'appelle *la Garde-Major* , leurs Amans obtiennent ces jours-là ce qui s'appelle *dar Lugar* , c'est à-dire , qu'ils ont place & la liberté pendant cette Procession d'entretenir leurs Maîtresses. Les Processions sont bien meilleures ici pour les Amans que les Comédies , où ils ne peuvent se parler que de loin avec les doigts.

doigts. Voilà, Madame, tout ce qu'on peut vous dire de cette cérémonie. Si la Croix n'y étoit pas portée, je vous dirois que c'est une des plus jolies & des plus galantes fêtes que l'on voye en Espagne.

Je m'en vais finir cette Lettre par quelque chose qui vous paroîtra aussi extraordinaire que ce que je vous ai dit au commencement : c'est un secret que Mr. de Villars m'a confié. *Le Roi, les deux Reines & le premier Ministre n'ont point du tout de crédit.* Ce secret est comme celui de la Comédie. Je m'en suis un peu

doutée par le peu de précaution que Mr. de *Villars* a pris en me le confiant.





L E T T R E XII.

Madrid, 4 Avril 1680.

J'Ai reçu deux de vos Lettres par ce dernier ordinaire, comme je montois en carrosse pour aller à l'Escorial. Hélas ! Madame, quelle nouvelle m'avez-vous apprise que celle de la mort de Mr. *de la Rochefoucault* * ? Je n'ai pas le courage de vous parler de toutes les
mer-

* François, Duc de la Rochefoucault, Prince de Marsillac, &c. Auteur des Maximes & des Mémoires, &c. mort le 17 Mars. Il a eu cinq garçons & trois filles.

merveilles que je viens de voir. La tristesse de cette mort dont j'étois pénétrée , m'engagea à considérer plus long-tems que je ne l'aurois peut-être fait dans une autre situation d'esprit, ce magnifique Pantheon, & ces huit belles demeures, si l'on peut nommer de la sorte celles que les morts habitent , & où sont déjà quatre Rois * & quatre Reines. Tout de bon, Madame, je ne sçaurois vous entretenir de rien aujourd'hui. Je
vous

* Les quatre Rois sont:

Charles-Quint, Emp.

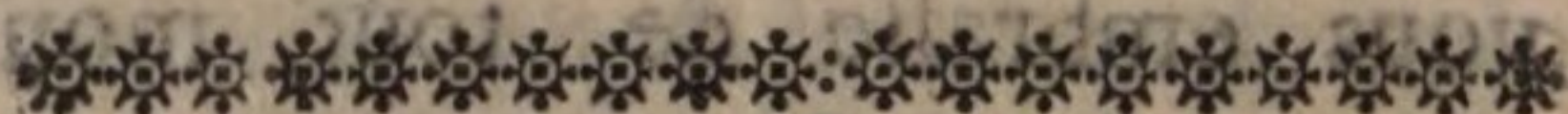
Philippe II.

Philippe III.

Philippe IV.

vous embrasse de tout mon
cœur ; & c'est tout ce que je
puis faire , affligée comme je
le suis..





L E T T R E XIII.

Madrid , 27 Avril 1680.

SI j'avois été Dimanche à une belle Proceffion qui se fit encore , je vous en rendrois un léger compte ; mais je ne jugeai pas raisonnable de passer de propos délibéré toute la matinée du Dimanche des Rameaux fans prier Dieu. Je me contentai la veille de voir l'habit de la Reine , qu'elle me fit apporter. Il y en a toujours un exprès pour cette cérémonie , où il s'agit de marquer le deuil & la mortification. Le fond de cet habit est de fatin noir tout

tout brodé de jais blanc & d'acier, mais, fans nulle comparaison, mieux qu'on ne les employe en France. C'est la seule broderie que j'aye vue dans la perfection. La Reine avoit beaucoup de pierreries, mais avec de petits morceaux de gaze plissés, attachés en quelques endroits sur le corps de jupe; on prétend marquer une grande modestie. Les dix Filles d'honneur avoient des pointes de gaze blanche sur leurs têtes, & leurs Amans à leurs côtés. Je ne vous dirai rien de tout ce qui se passe les trois jours saints, Mercredi, Jeudi & Vendredi. Toutes les femmes sont parées, & courent d'Eglise en Eglise

toute la nuit , hors celles qui ont trouvé dans la premiere où elles ont été , ce qu'elles y cherchoient : car il y en a plusieurs qui de toute l'année ne parlent à leurs Amans que ces trois jours-là.

Je vous écris par un Courier que le Roi a envoyé à Mr. *de Villars*. Vous aimeriez peut-être davantage cet Ambassadeur , si vous sçaviez à quel point il sçait bien se gouverner dans cette Cour. Comme je suis toujours sur mes gardes pour ne rien écrire qui vise aux affaires d'Etat , je ne vous ai point informée de plusieurs choses qui se sont passées ici , quoique publiques ; mais en général ,

ral, vous pouvez dire que Mr. *de Villars* a fait rétablir toutes choses comme le Roi le desiroit. On lui a tendu mille panneaux depuis deux ou trois mois, pour lui donner dans son quartier à Madrid des sujets de batterie, & pour faire piller & brûler notre maison, en animant le peuple. Tout est à craindre, quand il arrive de semblables esclandres: il faut avoir une attention continuelle à les empêcher, & même, s'il se peut, à les prévoir, quoique cela soit quelquefois bien difficile. Le Cardinal *de Bonzy* étant ici Ambassadeur, y a passé. Quand ces désordres-là arrivent, les plaintes ne manquent pas d'être

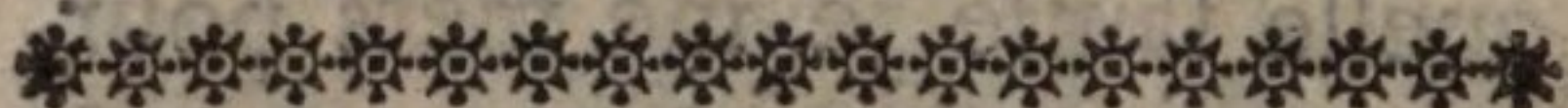
tre

tre portées en France, & un pauvre Ambassadeur est condamné, sans avoir pu dire ses raisons. Ils ont eu ici un tel dépit que *Juvenozo*, leur Ambassadeur en France, n'ait pas reçu les traitemens qu'il vouloit, qu'ils auroient acheté bien cher quelques sujets d'attaquer la conduite de *Mr. de Villars*, sur le fait ou sur le caractère de l'Ambassade. Personnellement on ne peut être plus aimé, ni plus estimé qu'il l'est. Ce Roi a une haine effroyable contre les François ; je ne cesse pas de vous l'écrire. La conduite de la Reine est toujours très-bonne. Vous la louez du bon goût qu'elle a pour moi ; mais sçavez-vous

à

à quelle fausse je me mets pour
être trouvée de si bon goût?
Adieu, ma chere Madame, Mr.
de Villars vous assure de mille
véritables respects.





L E T T R E XIV.

Madrid, 1 Mai 1680.

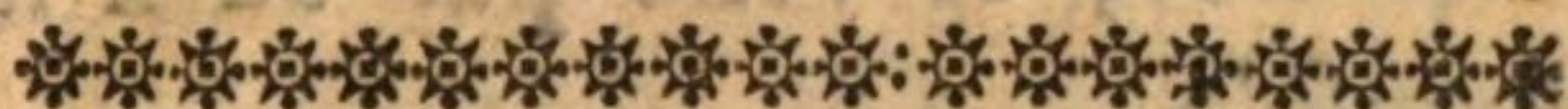
TOut ce que je puis vous dire de la Reine, est qu'elle continue à bien faire. Le Roi fut Mercredi à l'Escorial, & en revint Vendredi. Il faut des airs ici: la Reine eut tous ceux qui étoient nécessaires pour marquer une grande mélancolie de cette absence. Je ne ferois pas bonne Comédienne, mais je sçais bien comme il faut louer, & donner des avis à propos, quand je me trouve dans l'occasion de le faire. Ils se font envoyés pendant cette courte absence
des

des présens riches & galans.

Je reviens du Palais. C'est aujourd'hui la Fête de *Monsieur*. La Reine étoit belle comme le jour. Je ne sçais pas comment elle peut être si belle à Madrid. Elle étoit extraordinairement parée de très-grosses perles, & de beaucoup de diamans. J'ai été quelque tems seule avec elle. Nous avons chanté quelques airs d'Opéra : car il n'est pas question dans nos conversations de la gravité que comporteroit mon âge. En vérité, si je dressois bien mon intention, je ne crois pas que ce fût une œuvre très-bonne que de la divertir. La vie du Palais de Madrid ne se peut gueres comprendre. Le
Roi

Roi se trouva un peu mal hier: il se porte bien aujourd'hui. J'ai laissé toute la Maison Royale aller à la Comédie; j'ai senti un grand plaisir de n'y point aller, & de revenir chez moi. Je ne vous dis point tout ce que Mr. *de Villars* voudroit que je vous fisse entendre de sa part. On ne peut vous honorer, ni vous respecter plus qu'il fait, & ma fille aussi, qui aime Mr. *de Coulanges* de tout son cœur. Adieu, Madame.





LETTRE XV.

Madrid, 26 Mai 1680.

VOus dites, Madame, que j'attire des louanges à la Reine par le goût qu'elle paroît avoir pour moi, & le desir qu'elle fait voir que je sois presque toujours auprès d'elle. Elle en mérite en vérité d'autres par la maniere dont elle supporte cette vie affreuse du Palais. Elle joue trois ou quatre heures par jour aux jonchets, qui est le jeu favori du Roi, fans lui marquer de chagrin. Il lui fait souvent des présens qu'elle aime

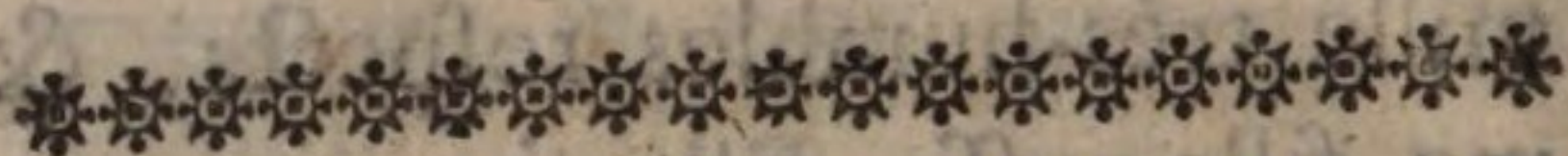
me fort, & voilà par où il la console.

Le Marquis *de Grana* & sa femme sont arrivés. On dit que cette femme parle cinq ou six sortes de langues ; je serai bien simple auprès d'elle. Je ne sçais si elle verra souvent la jeune Reine. Si cela est, nous ferons souvent ensemble ; car il n'y a que les Ambassadrices de France & d'Allemagne qui entrent dans la chambre des Reines. Toutes les autres femmes de Ministres étrangers ne les voyent que dans un lieu destiné pour les cérémonies. Avec cette prérogative peut-on ne se pas trouver heureuse à Madrid ?

Mr. *de Villars* vous assure de
mille

mille très-humbles respects, & ma fille aussi. Elle aime un peu mieux Mr. *de Coulanges* que vous. Elle porta hier à la Reine la lettre & les chansons de Mr. *de Coulanges*. Elles les chanteront long-tems. N'avez-vous pas reçu une petite boîte par des Religieux ?





LETTRE XVI.

Madrid, 28 Mai 1680.

J'Ai vu Monsieur & Madame de Grana; le mari me vint voir il y a deux ou trois jours: il fut toute l'après-dînée avec moi. Il parle mieux François qu'un François même; il est de bonne conversation. Il s'en-nuye à la mort à Madrid, quoi-qu'il y ait demeuré long-tems, & qu'il y ait beaucoup de pa-rens. Il est épouvanté du Gou-vernement, quoiqu'il n'en par-le que comme en doit parler un Ambassadeur de l'Empereur à

à une Françoise. Il dit qu'il ne fera pas long-tems ici. Il me soutient qu'il n'y avoit qu'un Ambassadeur de France qui pût présentement trouver quelque plaisir dans cette Cour, en entendant parler du méchant état où l'on la voit. Pour moi, Madame, vous croyez bien que je n'entre dans aucun de ces détails.

Je jouis du beau tems, qui est admirable présentement. Depuis un mois il est tempéré. Nous ne voyons ni ne sentons de soleil que ce qu'il en faut pour réjouir. La Reine m'ordonne, & , si je l'ose dire, me prie instamment de la voir souvent. L'ennui du Palais est

F

af-

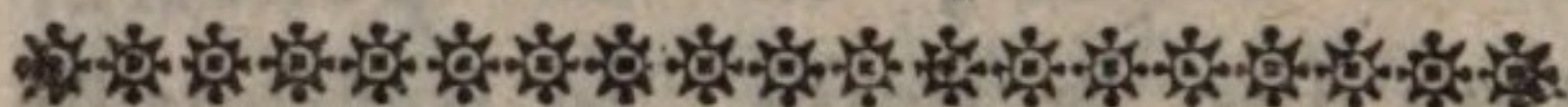
affreux, & je dis quelquefois à cette Princesse, quand j'entre dans sa chambre, qu'il me semble qu'on le sent, qu'on le voit, qu'on le touche, tant il est répandu épais. Cependant je n'oublie rien pour faire en sorte de lui persuader qu'il faut s'y accoutumer, & tâcher de le sentir le moins qu'elle pourra; car il n'est pas en mon pouvoir de la gâter en la flattant de sottises & de chimères, dont beaucoup de gens ne sont que trop prodigues. On a cru deux mois qu'elle étoit grosse; c'est à elle à sçavoir s'il y en avoit sujet. On ne peut être moins propre à questionner que je le suis sur de pareils chapitres. De plus,
vous

vous sçavez que quand elle est partie de Paris, je n'étois pas beaucoup dans sa confiance, ni connue, & considérée au Palais Royal. Je ne m'entremets de rien ici: la Reine a du plaisir à voir une Françoisse, & à parler sa langue naturelle. Nous chantons ensemble des airs d'Opéra. Je chante quelquefois un menuet qu'elle danse. Quand elle me parle de Fontainebleau, de S. Cloud, je change de discours; & il faut éviter de lui en écrire des relations. Quand elle sort, rien n'est si triste que ses promenades. Elle est avec le Roi dans un carrosse fort rude, tous les rideaux tirés. Mais enfin ce sont les usages d'Espagne; & je

lui dis souvent qu'elle n'a pas dû croire qu'on les changeroit pour elle ni pour personne. Entre nous , ce que je ne comprends pas , c'est qu'on ne lui ait pas cherché par mer & par terre, & au poids de l'or, quelque femme d'esprit, de mérite & de prudence, pour servir à cette Princeesse de consolation & de conseil. Croyoit-on qu'elle n'en eût pas besoin en Espagne ? Elle se conduit envers le Roi avec douceur & complaisance. Pour des plaisirs, elle n'en voit aucun à espérer dans cette Cour ; mais comme je n'ai aucun personnage à faire auprès d'elle, & que je n'ai ni charge ni mission de
m'en

m'en mêler , ni de pénétrer rien sur le passé , le présent & l'avenir , elle me fait beaucoup d'honneur de vouloir que je sois souvent auprès d'elle ; mais quand cela n'est pas , je ne meurs point d'ennui avec Mr. *de Villars* , avec qui j'aime bien autant m'aller promener. Si je vous disois la continuation , ou , pour mieux dire , l'augmentation des miseres de ce pays , cela vous feroit de la peine. Adieu , Madame , je suis à vous de tout mon cœur.





L E T T R E X V I I .

Madrid, 13 Juin 1680.

DEpuis ma dernière Lettre, nous avons fait un petit voyage en la seule maison qu'ait le Roi d'Espagne, quand il veut pour quelque tems quitter la demeure de Madrid. Elle s'appelle *Aranjués*. Elle passe ici pour la Merveille du Monde. La situation pour les eaux est des plus belles ; & si Mr. *Le Nautre* en trouvoit une pareille, ce qu'il y pourroit faire, s'appelleroit en effet une merveille. Le jardin qui est grand, est entouré de
deux

deux rivières, dont l'une est le Tage, & l'autre Guadarama. Voilà de grands noms, mais me voilà pour toute ma vie détrompée de ces noms fameux. N'avez-vous pas une haute idée de ce Tage? Et le Mencerès n'a-t-il pas quelquefois touché votre imagination, comme de quelque agréable rivière? Le Tage est plus grand, mais en revanche son eau n'est point claire. Il faut pourtant dire la vérité, ce jardin, pour l'Espagne, est agréable par la quantité de fontaines & d'arbres qui y font; car rien n'est si rare en ce pays que les bois par la sécheresse du climat. Je n'ai rien trouvé à redire au peu

de largeur des allées. C'est *Philippe II.* qui les a fait planter; & peut-être que de son tems il falloit qu'elles fussent ainsi pour être parfaites. La maison seroit assez belle si elle étoit achevée, mais il s'en faut plus de la moitié, quoique le dessein ne soit pas grand. Il y a sept ou huit lieues d'Aranjués à Madrid. Nous y allâmes le Vendredi, & nous en revînmes le Lundi: j'allai le lendemain voir la Reine: je lui en dis des merveilles, & je la suppliai de le dire au Roi qui entra. Elle fit fort bien son devoir: je lui avois conseillé de marquer quelque impatience que Sa Majesté la menât voir ce beau lieu.

Elle.

Elle n'eut pas de peine à lui persuader que j'en étois charmée; car il le croit au-dessus de tout ce qu'il y a au monde. Cette demeure, qui semble n'être propre que pour le tems des chaleurs, est mortelle en Eté, & le Gouverneur a permission de n'y être jamais en cette saison. Pour toutes bêtes rares, il y a une infinité d'horribles chameaux: d'en voir un seul, comme on en voit quelquefois à Paris, ne fait pas un effet désagréable, comme lorsqu'on en voit beaucoup ensemble. Tout ce qu'on voit-là, ne fait point du tout souvenir de la Ménagerie de Versailles. Il n'y a même point de Ménagerie;

car ces vilains animaux paissent dans les champs, comme des troupeaux de bœufs & de vaches; & l'on s'en sert pour porter des pierres ou de la terre, quand on bâtit. Me voilà donc revenue de cette Maison Royale, dont je ne vous parlerai plus.

Les Espagnols nous disent incessamment que nous aurons bientôt la guerre: les pauvres gens en ont grand peur. Pour moi, j'aime bien mieux l'ennui de Madrid, que, d'en partir pour une telle raison; & je leur réponds toujours que je n'en crois rien. Ce bruit est plus grand au Palais qu'ailleurs; & la Reine, comme vous pouvez pen-

penfer, en eft bien allarmée. Elle continue de fe bien porter. C'eft un heureux tempérament pour la fanté ; je ne fçais pas ce qui fe paffe dans fon efprit & dans fa tête , pour la foutenir fi bien ; car pour fon cœur , je crois qu'il ne s'y paffe rien. Quand je fuis un peu de tems fans la voir , elle ne le trouve point bon. Nous chantons comme des cigales. Elle lit des Opéra ; elle joue à merveille du claveffin , affez bien de la guitarre ; en moins de rien elle a appris à jouer de la harpe. Elle ne prend pas beaucoup de confolation dans les Livres de dévotion. Cela n'eft point extraordinaire à fon

F 6

âge.

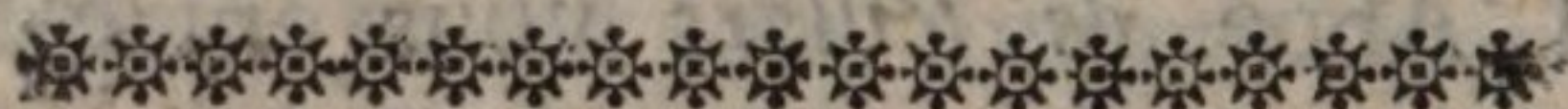
âge. Je lui dis souvent que je voudrois bien qu'elle fût grosse, & qu'elle eût un enfant.

Je n'ai point vu le Marquis *de Grana* depuis que je vous ai écrit. Je serois fort aise que nous nous vissions; mais la politique qu'il croit devoir garder en cette Cour, le retient peut-être & sa femme aussi, qui par politique de son côté, s'habille à l'Espagnole. On l'en devroit récompenser, car elle est bien mieux autrement.

Il y aura Lundi une Fête de taureaux. On s'y attend à beaucoup de plaisir, parce qu'on n'a jamais vu de taureaux si furieux.

L'Ab-

L'Abbé *de Villars* vous entretiendra, si vous voulez, sur ce sujet. Il est charmé de celle qu'il a vue. Mais quoi qu'il vous en puisse dire, croyez-moi, c'est une épouvantable beauté. Il y aura une autre Fête le 31 de ce mois, dont je vous ferai écrire une ample relation. Vous la trouverez bien extraordinaire. Elle ne se fait que de cinquante en cinquante ans. On y brûle beaucoup de Juifs; & il y a d'autres supplices pour des Hérétiques & des Athées. Ce sont des choses horribles.



L E T T R E X V I I I .

Madrid, 25 Juillet 1680.

JE n'ai pas eu le courage d'assister à cette horrible exécution de Juifs. Ce fut un affreux spectacle, selon ce que j'en ai entendu dire ; mais pour la Semaine du jugement , il fallut bien y être , à moins de bonnes attestations de Médecins d'être à l'extrémité ; car autrement on eût passé pour Hérétique. On trouva même très-mauvais que je ne parusse pas me divertir tout-à-fait de ce qui s'y passoit. Mais ce qu'on a vu ex-
ercer

ercer de cruautés à la mort de ces misérables , c'est ce qu'on ne vous peut écrire.

Le Marquis *de Grana* fit Lundi son entrée. Les Espagnols s'attendoient à voir plus de magnificence. Pour moi, je trouve qu'il a bien fait de n'en pas faire davantage. C'est un très-galant homme, & qui fait toute la dépense qu'il peut. Il est effrayé de tout l'argent qu'il faut ici. Il en touche cependant beaucoup. Il a quinze cens pistoles de pension payées par le Roi d'Espagne, double franchise, & sa maison payée, sans les appointemens que lui donne l'Empereur son Maître. Il a pour le nôtre une grande estime

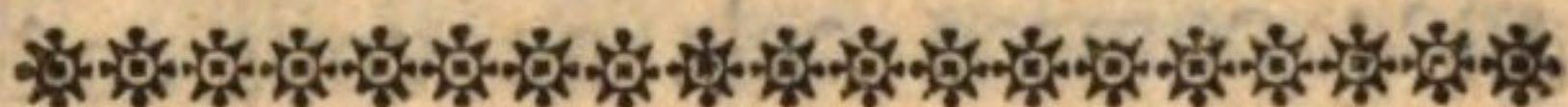
me

me & un grand respect ; mais il mêle parmi cela certaines choses dans ses conversations avec les gens de cette Cour sur les conquêtes du Roi , qui marquent assez de vivacité. Je vois souvent sa femme au Palais ; elle a bien de l'esprit. J'irois bien plus souvent chez elle , les voir l'un & l'autre , si je ne craignois de leur faire de la peine , par les airs qu'il faut qu'ils observent ici. Le Marquis *de Grana* est un des plus gros hommes que l'on voye , mais de très-bonne mine. Notre jeune Reine , pour être heureuse , auroit grand besoin d'avoir du goût pour la solitude dans son triste Palais , où elle veut
que

que j'aïlle souvent griller de chaud avec elle. Il est violent le chaud qu'il fait ici. Il est vrai que chez nous, nous n'en souffrons pas beaucoup. Nous sommes dans un appartement bas, délicieux pour cette saison. La Reine a été ces jours passés deux fois *incognito* avec le Roi se promener à dix heures du soir dans cette riviere poudreuse. Elle me le fit sçavoir, afin que nous nous y trouvassions, & me donna un signe pour reconnoître son carosse, & moi un pour reconnoître le mien. Si vous sçaviez ce que c'est que ce plaisir ! On croit pourtant que la Reine en doit bien de reste. Adieu, ma chere Madame, c'en est un bien

bien sensible pour moi de croire, comme je fais, que vous m'aimez véritablement. Si Mr. *de Coulanges*, selon les souhaits de Mr. *de Schomberg*, & par les pas qu'il a fait à Fontainebleau, eût été envoyé Ambassadeur en Portugal, nous l'aurions gardé à son passage par Madrid tout autant qu'il nous auroit été possible.

Si vous n'avez encore ni donné ni rompu ces petits *Boucaro*, que je vous ai envoyés, dont le dedans étoit blanc, conservez-les: car ce blanc est une composition de Bezoard.



L E T T R E XIX.

Madrid, 8 Août 1680.

JE vous adresse cette Lettre à Paris, quoique par votre dernière vous m'avez mandé que dans trois jours vous partiez pour Lyon. Il me revient par vous & par tout le monde, à quel point vous faites valoir mes Lettres; & comme je ne suis pas persuadée de leur mérite, j'ai été jusqu'à présent toute étonnée du cas qu'on en faisoit. Mais je crois en avoir découvert la raison; c'est que vous ne les donnez pas à lire, & que vous les lisez vous-même;

me; comme cela ne vous coûte gueres, vous y mettez tout ce qui leur manque pour les rendre agréables, & pour leur attirer des louanges. Je vous prie, ma chere Madame, de m'avouer la vérité là-dessus, fans consulter votre modestie. Je lirai avec plus d'attention & de sensibilité tout ce que vous m'écrirez de Lyon, que tout ce que vous m'écrivez de Paris, parce que vous me parlerez plus de vous, & de tout ce qui vous touche; car je prétends que vous n'omettiez rien de tout ce que vous ferez; je voudrois bien aussi tout ce que vous penserez. Pour moi, Madame, si je voulois ne vous parler

ler

ler que de ce qui m'occupe le plus ici présentement, ce feroit de la cruelle canicule qu'on y souffre. Car la peste & la famine, que nous avons déjà vu deux fois, & la guerre qu'on croit fort proche, ne me paroissent pas encore si insupportables que l'horrible chaleur qu'il fait. Encore le jour se fauve-t-on assez, en se tenant dans un appartement bas; mais la nuit on n'y peut coucher, à cause des mouches qui dévorent les pauvres personnes.

C'est vous, Madame, qui pensez, & qui écrivez mieux que personne au monde. Hélas! nous ne sçavons à qui en parler ici. Nous lisons vos Lettres,

tres , Mr. *de Villars* , ma fille & moi , avec un grand goût & un grand plaisir. Elles m'en causent bien plus d'un , par ne me point laisser douter que vous ne m'aimiez ; & quoique ce plaisir réveille l'ennui que l'on souffre de ne point voir ce que l'on aime & de qui l'on est aimé , cette peine est bien douce , comparée à la moindre diminution de votre amitié pour moi. Il y a quatre ou cinq endroits dans votre dernière Lettre d'une vivacité , & d'une imagination bien ignorées jusqu'à vous , Madame , & qu'on n'imitera jamais. Je ne pense pas même qu'on puisse faire aller son ambition jusqu'à
es.

espérer d'en devenir une méchante copie.

Puisque nous sommes sur les copies , voulez - vous bien que je vous fasse souvenir que vous m'avez parlé de votre portrait ? Je n'aurois osé vous le demander , quelque envie que j'en eusse , si vous ne m'en aviez parlé la première.

J'aime notre jeune Reine du plaisir qu'elle me paroît avoir , quand je lui nomme votre nom , & que je lui dis que vous vous souvenez d'elle. Elle m'a chargé de beaucoup d'amitiés pour vous. Je ne sçaurois vous rien dire qui puisse vous instruire sur tout ce qui la regarde. Nous en
par-

parlerons un jour, si nous nous revoyons. Elle est grasse, belle, bûvant, mangeant, dormant, riant très-souvent, dansant de tout son cœur, quand nous sommes seules; moi chantant le menuet & le passe-pied. Contentez-vous de cela.

Vous n'avez pas trouvé que le Marquis *de la Fuente* fût souvenir de Mr. *de Villars*. S'il n'y a point de guerre, sa femme partira au mois de Septembre pour l'aller trouver. C'est une des plus raisonnables femmes d'ici: je vous prie de me mander tout ce que vous savez touchant la guerre.

Vous me dites, & cela est
vrai,

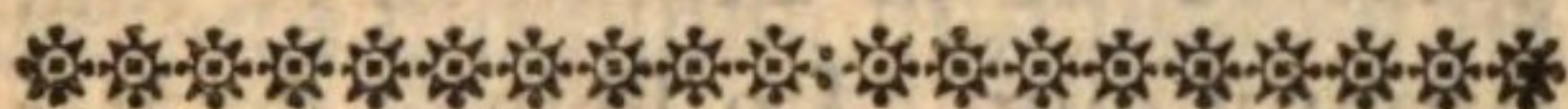
vrai , que l'on feroit bienheureux , si les lieux d'ennui pouvoient inspirer de solides & sérieuses réflexions pour le salut , & nous détacher des choses de ce Monde , qui se détachent tous les jours de nous : la fanté , la jeunesse , la beauté , les amis.

Il passera dans peu un étranger * à Lyon , qui vous remettra un très-petit présent de ma part. J'aime à vous marquer le plus souvent que je puis , que je songe à vous , par ces légères bagatelles. Mr. *de Villars* en a honte ; car il vous croit digne

* Le Marquis *de Ligneville*.

digne qu'on ne vous présente
que des Couronnes. Quand
vous en auriez, il ne pourroit
pas vous honorer ni vous re-
specter au-delà de ce qu'il fait.
Adieu, Madame.





LETTRE XX.

Madrid, 15 Août 1680.

J'Ai une véritable impatience d'avoir de vos nouvelles ; j'en ai beaucoup auffi d'en apprendre de Paris, puisqu'on y parle fans cesse de guerre, fans que je comprenne encore qui commencera à la déclarer. Les Espagnols ne sont pas en état de la soutenir. Leur misere passe tout ce qu'on en peut imaginer. Il est vrai qu'ils esperent, ou, pour mieux dire, qu'ils croient sûrement que l'Empereur, l'An-

gleterre & la Hollande se joindront à eux. Le Prince de *Par-me* doit partir aujourd'hui pour aller commander en Flandres. On dit ici qu'ils n'ont pas voulu qu'elle s'achevât de perdre, sans un Espagnol naturel. Notre Marquis de *Grana* a le cœur bien envenimé contre la France ; & s'il étoit secondé par tout ce qu'il voudroit bien mettre contre nous, il tailleroit ce qu'il appelle de la besogne. Il est galant homme ; il a de l'esprit ; mais dans ses manieres de parler on le prendroit pour être né sur les bords de la Garonne.

Nous avons été ici en véritable péril de mourir des excessi-

cessives chaleurs. La beauté & la fraîcheur de la Reine n'en ont point souffert. Elle m'a promis de me donner un petit coffre pour vous. Dès que je l'aurai, je chercherai une voie pour vous le faire tenir. Elle me paroît fort souhaiter votre amitié. Je l'assure aussi qu'elle a raison de la souhaiter. Je voudrois que l'on crût un peu moins aux horoscopes. Je ne me reprocherai jamais d'avoir eu sur ce sujet de pernicieuse complaisance, & de n'avoir pas fait mon possible pour désabuser des faussetés qui s'y trouvent.

Il y a dans la boîte que vous recevrez par le Marquis de Li-

gneville, deux paires de bas de soie, des pastilles d'Ambre dans une bourse, & un œuf d'Avanturine avec des Pastilles dedans, dont je crois que le goût ne vous déplaira pas. Je vous fais ce détail de peu d'importance, afin que vous vous apperceviez si l'on en prenoit quelque chose.

La Connétable *Colonne* est dans la maison de son mari assez inquiète de ce qu'elle deviendra, car elle n'est nullement résolue de s'en retourner en Italie avec lui. Elle voudroit bien pouvoir rentrer en ce tems-là dans un Couvent à Madrid; bien entendu d'en sortir peu après, & de s'en aller
tant

tant que terre la pourra porter en Flandres , en Angleterre , en Allemagne ; car pour en France elle a peur qu'on ne l'y veuille pas souffrir. Vraiment c'est un original qu'on ne peut assez admirer , à le voir de près , comme je le vois. Elle a ici un Amant ; elle me veut faire avouer qu'il est agréable , qu'il a quelque chose de fin & de fripon dans les yeux. Il est horrible ; mais ce n'est pas ce qui devroit diminuer son inclination & la rebuter , au prix d'une autre petite chose qui ne vaut pas la peine d'en parler ; c'est que cet Amant ne l'aime point du tout , à ce qu'elle m'a dit. Elle se trou-

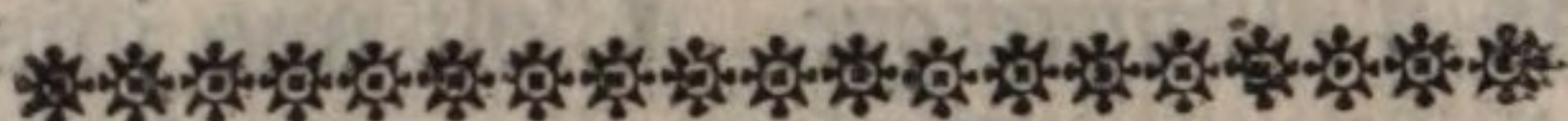
ve heureuse cependant qu'il soit comme cela ; parce que s'il répondoit un peu à ses sentimens, les choses feroient encore plus d'éclat. Elle ne déplaît point ; elle s'habille à l'Espagnole d'un air beaucoup plus agréable que ne font toutes les autres femmes de cette Cour. Elle a trois grands fils mal élevés ; l'ainé va épouser une des filles du Duc de *Médina Céli*, premier Ministre ; mais vous ne vous fouciez gueres de tout cela.

Il est fort question ici que dans peu la Duchesse de *Terra-Nova* quittera sa place de Camarera-Major, qui sera, à ce qu'on dit, donnée à la Duchesse

se

se d'*Albuquerque*. C'est une joie dans cette Cour, car cette première n'y est pas aimée. Pour moi, il ne m'importe, pourvu que la Reine s'en trouve bien. Adieu, ma très-chère Madame; dites-vous souvent que je vous aime de tout mon cœur.





L E T T R E XXI.

Madrid, 29 Août 1680.

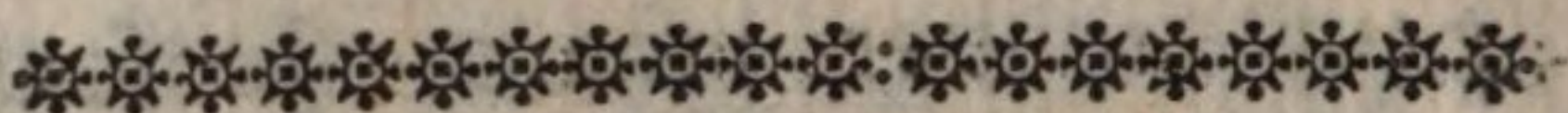
JE ne reçois point de Lettres,
Madame ; je n'ai point de
vos nouvelles, & j'en voudrois
ſçavoir préféablement à toutes
celles qu'on me peut mander
de Paris. Comment vous por-
tez-vous ? Que faites-vous de-
puis le matin jusqu'au soir ?
Combien ferez-vous à Lyon ?
Après cela je vais vous dire
des miennes , qui ne font pas
des plus agréables. La misere
augmente ici tous les jours ,
& les monnoies n'y font point
re-

rehaussées. De douze mille écus que le Roi donne à Mr. *de Villars*, ce n'est à Madrid qu'environ 5500 écus. Notre maison nous coûte neuf mille francs de loyer. Voyez ce qui reste pour toutes sortes d'autres dépenses. Mr. *de Villars* veut donc me renvoyer pour se loger moins chèrement, & ne garder que très-peu de gens après mon départ. C'est une chose fort triste pour moi que cette séparation, attachée comme je le suis à Mr. *de Villars*, & fort triste aussi de ne trouver d'autres moyens de soulager sa dépense. J'ai été quelque tems sans dire ce projet à la Reine, & quand

je le lui ai appris, elle n'a pu le croire, ni s'y résoudre. Il y a plus d'honneur que de vanité à se persuader que cette pauvre Princeſſe me regretteroit en demeurant en Eſpagne dans ſon triſte Palais, & ſes triſtes petites occupations. On lui a changé de Camarera-Major: c'eſt depuis deux jours que la Duchefſe *d'Albuquerque* remplit cette place. La Reine ſ'en accommodera mieux que de celle qu'elle avoit. Quel pays, Madame, que celui-ci! Il faut bien aimer Mr. *de Villars*, pour ſentir de la peine à le quitter. Mais à force auſſi qu'on ſ'y ennuie, je deſire qu'il n'y ſoit pas ſans moi, puisqu'il n'y peut

peut trouver mieux. Je sens une grande consolation d'avoir passé cette horrible canicule, dont je vous ai parlé, sans y avoir succombé. Il est mort ici une infinité de gens, & j'avois beaucoup de peur pour notre maison. Mais, ma chere Madame, quand aurai-je de vos nouvelles? Vous aurez par un homme qui partira bientôt, ce petit coffre de la Reine, plein de pastilles à manger.





L E T T R E XXII.

Madrid, 5 Septembre 1680.

J'E vous ai mandé par ma dernière Lettre la destitution de la Duchesse *de Terra Nova*; qu'on avoit mis à sa place la Duchesse d'*Albuquerque*; & que je ne pouvois être ni aise ni fâchée de ce changement, que selon que la Reine s'en trouveroit bien ou mal; quoique Madame *de Terra-Nova* ait une grande averfion pour la France & pour les François, elle m'a toujours traitée fort honnêtement. On croit que la Reine

ne.

ne n'aura pas sujet de se repentir de ce changement. L'air du Palais est déjà tout autre, & le Roi aussi. Sa Majesté a permis à la Reine de ne se coucher plus qu'à dix heures & demie, & de monter à cheval quand elle voudra, quoique cela soit entièrement contre l'usage. Il lui a accordé encore une chose qui lui a donné une grande joie. Il y a trois ou quatre jours que me voyant entrer dans sa chambre, elle vint au-devant de moi avec un air de gaieté extraordinaire, & me dit : *Ne direz-vous pas oui, à ce que je vais vous demander ?* C'étoit que le Roi vouloit bien que ma fille eût l'honneur d'être

tre

tre une de ses Dames. Elle en étoit transportée. Vous jugez bien avec quel respect & quel plaisir je reçus ce qu'elle me disoit: mais elle fut un peu mortifiée, quand je lui répondis que je croyois qu'il falloit avant d'accepter cet honneur, que Mr. *de Villars* en eût la permission du Roi notre Maître. Ma fille ne s'en sent pas de joie. A son âge, combien ne se figure-t-on point de plaisirs, dont, selon les apparences, elle ne jouiroit pas longtems? Elle auroit d'illustres compagnes; car ce ne sont que des filles des Maisons de Portugal, Arragon, Mauriquès, Castille; enfin tout ce

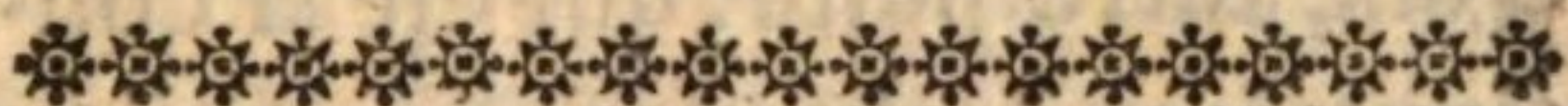
ce qu'il y a de plus grand dans le Royaume. Elles ont beaucoup de petites fonctions. La plupart n'omettent rien de celles qui regardent la galanterie.

On ne parle plus de guerre ici. Ce n'est pas ce qui me rassureroit.

Adieu , Madame , je vous quitte pour m'aller parer. La Reine vient de me mander que c'est aujourd'hui le jour de la naissance de notre Roi, & que je ne manque pas d'aller au Palais avec tout ce que j'ai de diamans. Si j'avois pu ce matin être à sa toilette, je lui aurois conseillé de n'affecter pas trop de magnificence ce jour-ci;

ci ; car elle ne fera plaisir à personne ; & je suis assurée que le Roi son oncle l'en dispenserait volontiers.





LETTRE XXIII.

Madrid, 12 Septembre 1680.

J'Ai enfin reçu deux de vos paquets de Lyon, Madame, & j'ai fort peu de tems à y répondre, parce que le Courier part ce soir. J'étois affligée de ne point avoir de vos nouvelles, mais je ne l'étois point de l'apprehension que vous m'eussiez oubliée. Vous me parlez de la peste, & de la peine où vous en êtes pour moi. Elle n'a point approché, Dieu merci, & il faut espérer qu'elle laissera Madrid hors d'intrigue. Vous me parlez encore
d'u-

d'une autre peste, qui est la continuation de la misere où l'on est ici. Elle augmente toujours, & les monnoies ne haussent point. Je ne vous ai que trop entretenue de tout cela. Je ne veux point que vous y fassiez de réflexion. Vous êtes vive, & vous m'aimez. Pensez une fois, & puis n'y pensez plus, que les douze mille écus qu'on a d'appointemens, ne font ici que cinq mille cinq cens écus, & que nous payons neuf mille francs de loyer de notre maison. Je vous ai déjà mandé que Mr. *de Villars* ne pouvant plus subsister, prenoit la résolution de me faire partir d'ici le mois prochain. Le Marquis *de Grana*,
qui

qui est riche par lui-même, par ce que son Maître lui donne, & par les pensions qu'il tire de cette Cour, dit bien aussi qu'il n'y peut pas subsister. Qu'il est Gascon, cet Allemand; un peu hargneux sur les affaires de France, & sur tout ce que projette & exécute le Roi notre Maître!

Mais votre portrait, Madame, que vous me faites espérer, il faut le confier à mes enfans, qui seront à Paris avant la fin de ce mois. En vérité je ne puis vous dire le plaisir que vous me faites. Je ne croyois plus être aussi sensible que je trouve que je le suis sur cette forte de joie. Mes enfans
VOUS

vous auront vue à Lyon. Qu'ils auront été aises, s'ils tiennent de leur mere !

On se trouve toujours bien du changement de la Camarera-Major. L'air du Palais en est tout différent. Nous regardons présentement la Reine & moi, tant que nous voulons, par une fenêtre qui n'a de vue que sur un grand jardin d'un Couvent de Religieuses qu'on appelle l'*Incarnation*, & qui est attaché au Palais. Vous aurez peine à imaginer qu'une jeune Princesse, née en France, & élevée au Palais Royal, puisse compter cela pour un plaisir ; je fais ce que je puis pour le lui faire valoir plus que je ne le compte moi-même.

me. Il y a neuf jours qu'on soupçonnoit encore qu'elle étoit grosse. Pour moi, je ne le soupçonne pas. Le Roi l'aime passionnément à sa mode, & elle aime le Roi à la sienne. Elle est belle comme le jour, grasse, fraîche; elle dort, elle mange, elle rit; il faut finir-là; & avec tout l'esprit que vous avez, je vous défie de deviner tout ce que j'aurois à vous dire ensuite de tout cela.

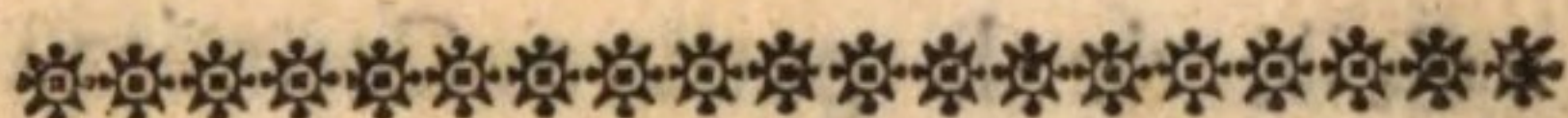
Adieu, ma chere Madame; je voudrois bien écrire encore, si j'en avois le tems; mandez-moi ce que vous sçauvez de la paix & de la guerre.

Vous recevrez un petit paquet que je ne vous envoie, que
par-

parce qu'il ne vous coûtera rien de port: car pour peu que vous en payassiez, ce seroit plus qu'il ne vaut: c'est pourtant la Reine d'Espagne qui vous l'envoie.

Je rends mille graces à Mr. *de Coulanges* de sa prose & de ses vers. La Marquise *d'Uxelles* m'avoit envoyé ceux qu'il avoit faits pour elle, en passant à Challons-sur-Saone.





LETTRE XXIV.

Madrid, 26 Septembre 1680.

JE reçois présentement vos Lettres. Je dirai aujourd'hui à la Reine tout ce que vous m'écrivez d'honnête & d'obligeant pour elle. Que dix-huit ans & une heureuse disposition à croire tout ce qu'on fouhaite , font choses agréables , & conservent bien la santé & la beauté ! Pour moi, je lui dis tous les jours que par malheur j'ai toute ma vie été opposée à cette heureuse situation.

H

Cel.

Celle de la pauvre Connétable *Colonne* est à présent bien détestable. Il y a plus de deux mois que je lui ai prédit ce qui lui arriveroit. Mais sans nulle réflexion, elle vivoit au jour la journée, comptant qu'on la laisseroit jouir de la liberté de sortir de sa maison, de faire des visites, & qu'on ne parleroit de rien qu'après les nocces de son fils aîné. Il y a douze ou quinze jours qu'on lui vint signifier de la part du Roi qu'il ne se mêloit plus de ses affaires, & qu'elle songeât à obéir à son mari, qui vouloit la mener ou l'envoyer en Italie. Le lendemain elle eut une défense de ne plus sortir

tir

tir de chez elle ; le jour d'après, de ne plus voir personne ; & à tous momens elle est dans les horreurs qu'on ne l'entraîne avec violence, & qu'on ne la mette dans une litiere pour la mener où il plaira à son mari. Je ne veux pas justifier sa conduite passée, mais il faut convenir en s'en souvenant ; qu'elle a bien sujet de ne vouloir pas se confier à un mari Italien. Elle fait ce qu'elle peut pour obtenir qu'on l'enferme ici dans le plus austere Couvent qu'il y ait. Je ne sçais pas ce qu'on lui accordera : elle n'a contre elle que le Roi, le premier Ministre, son mari, toute la famille *Balbasès*.

Elle me fait beaucoup de pitié.

Si j'en juge par les amples relations de Madame * à la Reine d'Espagne, jamais les plaisirs n'ont été pareils à ceux dont on jouit à Versailles.

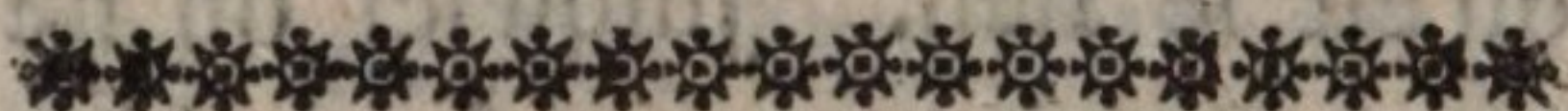
Mr. *de Villars* dit toujours qu'il veut me renvoyer à cause que la misere augmente à Madrid, & que sans moi il fera beaucoup moins de dépense. Je ferai tout ce qu'il voudra, quoiqu'avec peine, si je le laisse dans un lieu aussi triste, & dans un état aussi chagrinant qu'est

* *Charlotte - Elisabeth de Baviere, Princesse Palatine, seconde femme de Monsieur.*

qu'est le sien. Jusqu'ici on ne nous a point encore ôté le bien de la fanté ; mais ce bien est fragile, & très-sujet à ne pas durer, sur-tout quand on n'est plus jeune. * Adieu, Madame ; tels que nous sommes, c'est entièrement à vous.

* Monsieur & Madame *de Villars* avoient tous deux 55 ans. Il mourut en 1698. elle en 1706.





L E T T R E XXV.

Madrid, 16 Octobre 1680.

PErmettez-moi, Madame, de vous parler avant toutes choses d'une petite bagatelle qui arriva hier à sept heures du matin. Ce n'est qu'un violent tremblement de terre qui dura la longueur d'un *miserere*. Mr. de *Villars* dans son lit & moi dans le mien, les sentîmes remuer. Il se leva, s'imaginant qu'à cause des horribles pluies, les fondemens de la maison s'écroûloient. Pour moi, je m'écriai assez effrayée, que c'étoit la terre

re qui trembloit. Il vint trois secouffes qui donnerent un mouvement à toute la maison, comme pourroit être celui d'un arbre agité du vent. Les Prêtres dans les Eglises où ils disoient la Messe, eurent de la peine à empêcher que le Calice ne fût renversé. La plupart des hommes & des femmes couroient en chemise dans les places & dans les rues, sans sçavoir où se cacher pour éviter l'accablement dont ils se croyoient menacés par la ruine des maisons. Je n'avois pas imaginé qu'à tous les désagréemens d'Espagne il se fût joint celui de s'y voir englouti dans la terre, qui s'est ouverte en

quelques endroits, ou écrasé sous les ruines des maisons; car jamais on n'a vu ici de ces tremblemens. Hier à tout moment je croyois que cela alloit recommencer. Comme les pluies recommencent, il se pourra bien faire qu'il revien- dra encore quelque tremble- ment. Je fouhaite avoir cette singularité par-dessus vous, & que vous n'éprouviez de votre vie ce qu'on pense en pareille occasion. Je ne sçais point encore si le tremblement de terre aura été jusqu'à l'Escu- rial, où cette Cour est depuis Lundi dernier. Je fus Diman- che au soir assez tard avec la Reine, qui n'avoit pas beau- coup

coup d'envie d'aller en ce lieu, dont les plus grandes beautés font les magnifiques places qu'on a fabriquées pour y mettre les corps des Rois & des Reines après leur mort. Elle n'a pas laissé de marquer de la joie d'y aller, pour faire voir sa complaisance pour les volontés du Roi. Elle m'écrivit le lendemain qu'elle n'avoit pas trouvé tout ce que je lui avois dit de cette maison ; car il est vrai que je lui en avois parlé à lui donner de l'envie d'y aller. Je ne vous dis point tout ce qu'elle m'a dit, ni tout ce qu'elle m'a écrit sur la peur qu'elle a que je m'en aille. Elle ne le peut croire par cette

heureuse facilité qu'elle a à se persuader tout ce qui lui peut ôter du chagrin. Elle me fit sçavoir avant que de partir pour l'Escorial, que, sans m'en parler, elle avoit écrit d'une forte à *Monsieur* sur mon sujet, qu'elle ne pouvoit pas croire qu'il n'eût assez de crédit pour obtenir qu'on m'accordât de ne m'en point aller, & qu'elle avoit représenté les raisons & les véritables besoins qu'elle croit avoir que je ne parte pas d'ici. Je l'ai suppliée de se préparer au peu d'effet qu'aura sa Lettre; & j'ai ajouté que si elle m'avoit fait l'honneur de m'en demander mon avis, je lui aurois dit de marquer simple-

plement le bonheur que j'avois de lui plaire , & de n'insister point sur autre chose. Quoi qu'il arrive de cette Lettre , je lui en aurai autant d'obligation que si le succès en étoit heureux ; mais je ne m'y attends pas.

Je ne puis finir celle-ci , sans vous parler de quelle maniere cette Cour se prépare pour les voyages , qui ne sont jamais qu'à l'Escorial ou à Aranjues. Il en coûte au Roi des sommes immenses ; il n'y a pourtant que sept lieues , mais les voleries sur cela vont toujours leur chemin. Il y a pour le moins ce jour-là cent cinquante femmes du Palais , soit Se-

noras de honor ou Dames qui font comme les Filles d'Honneur en France, ou *Camaristes*, ou leurs *Criadas*, ou Servantes. Pour les *Senoras*, ce sont de vieilles veuves, toujours habillées & coëffées de la même sorte ; les Dames sont en leurs plus beaux habits avec des chapeaux & des plumes assez galamment mises, & sur leurs épaules ce qu'elles appellent mantilles : ce n'est ni manteau ni écharpe ; cela est de velours en broderie d'or & d'argent ; les unes les ont vertes, les autres incarnates. Elles les portent d'un air particulier, un bout qui passe sous le bras, & l'autre sur l'épaule, en sorte qu'el-

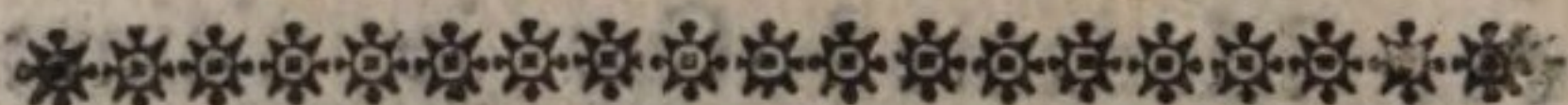
qu'elles ont un bras dégagé. Voilà ce qu'elles ont de meilleure grace. Tous les galans les voyent monter en carosse, & font leur chemin en galo- pant après elles. Plusieurs de ces Messieurs sur de beaux che- vaux suivent *incognito*, avec des bonnets qui s'abattent, & qui leur cachent le visage. Ils ne font pas pour cela inconnus à leurs Dames. La Reine avoit le jour qu'elle fut à l'Escorial, un chapeau avec des plumes jaunes & noires; mais pour ces *mantilles*, il est écrit qu'il faut que les Reines n'en portent point, en dussent-elles mourir de froid. Je ne pourrai vous faire comprendre comme cette

Princesse est embellie, crüe, & engraislée; un teint admirable; elle s'aime aussi passionnément. L'ordre de ce voyage de l'Escurial est que la Cour y séjourne jusqu'à la Toussaints. Le lendemain Leurs Majestés font prier Dieu solennellement pour tous les Rois & Reines, qui sont-là devant leurs yeux; & le jour d'après ils reviennent à Madrid avec le même équipage qu'ils en sont partis. Mais si j'étois à leur place, je n'y reviendrois pas, & j'établirais ma Cour en un autre lieu, où la terre ne trembleroit point.

Si le Courier n'alloit partir, je crois que je vous écrirois jusqu'à

qu'à demain. Quel signe est-ce, Madame? Car je n'aime point du tout à écrire.





L E T T R E XXVI.

Madrid, 31 Octobre 1680.

J'Attends la Reine à son retour de l'Escorial, pour lui faire voir tout ce que vous me dites d'elle dans votre Lettre. Elle a été deux jours malade. J'y envoyai aussi-tôt pour m'offrir de l'aller servir. Ce n'étoit rien, & j'en fus doublement aise; car nous avons souhaité Mr. *de Villars* & moi, qu'elle fût un peu sous sa propre conduite, & que l'on vît que je ne suis pas bien empressée de la Cour. On dit

dit qu'il s'est passé plusieurs petites affaires ; si j'avois été-là, nous n'aurions pas été d'accord ; car je l'aurois suppliée de n'abuser pas de la permission qu'on lui donnoit de monter à cheval, & de ne s'en servir que rarement. Elle m'a souvent honorée de ses Lettres. Elle est toujours persuadée qu'il est impossible que je m'en aille. Cependant, si Mr. *de Villars* avoit eu de l'argent pour me faire partir, je crois que je ferois déjà bien loin. Je pense vous avoir écrit que ma fille ne feroit point Dame de la jeune Reine. On dit que c'est une loi indispensable qu'il faut demeurer dans le Palais ; qu'il est de toute nécessité

fité d'y faire de la dépense, & que dix mille francs ne suffiroient pas: au moins quatre ou cinq femmes pour servir; un ordinaire, des meubles, des habits, & au bout de tout cela, entre vous & moi, une vie fort ennuyeuse, & qui ne promet pas une fortune assurée. Je ne puis, ma chere Dame, vous en dire davantage; il le faudroit pourtant, si je voulois vous faire comprendre mille choses que, malgré tout l'esprit que vous avez, vous ne pouvez pénétrer de si loin. Je vous prie encore que vous ne vous amusiez point, s'il se peut, à faire des réflexions sur notre malheureux état; état dont par discrétion je vous cache.

cache plus de la centieme partie du désagrément. Pour m'en remettre, j'use du charmant remede de songer que je ne suis rien moins que jeune ; que la mort approche, & qu'il est meilleur qu'elle nous trouve dénués de tout ce qui compose les plaisirs de la vie. Pour vous, Madame, * qui la pouvez envisager d'une plus longue durée, vous avez de quoi être plus vive & plus sensible aux injustices de la fortune. Je ne vous dis point tous les souhaits que je fais pour qu'elle puisse changer, & à quel point ; si on le mérite, je vous crois digne d'être

* Elle avoit pourtant 49 ans.

tre heureuse : mais, Madame, quel trésor, si nous pouvions découvrir & mettre en usage le secret d'être véritablement dévotes, & de nous en servir pour l'autre vie ! Je ne sçaurois me plaindre de ce que nous souffrons, tant que Dieu me conservera mes enfans *, que j'aime tendrement.

Je n'ai point encore de nouvelles de votre portrait ; j'espère pourtant l'avoir bientôt, par un Gentilhomme que nous attendons. Que ce portrait me fera de plaisir !

Nous fûmes hier à une maison du Roi, à deux lieues d'ici, qu'on

* Le Maréchal son fils étoit âgé de 23 à 29 ans.

qu'on nomme *le Pardo*. Il n'y a autour ni bois , ni jardins , ni fontaines ; & dans la maison , ni sieges , ni bancs , ni tables , ni carreaux , ni lits ; c'est pourtant la favorite , & celle où Leurs Majestés vont très-souvent. Je ne sçais pas encore à quoi Elles s'y peuvent divertir : je le demanderai à la Reine. Toute mon attention fut de regarder très-long-tems les portraits de cette Reine *Elisabeth* * , & de ce misérable Don *Carlos* ** , en songeant

* Fille aînée de *Henri II.* & de *Catherine de Médicis* , femme de *Philippe II.* Roi d'Espagne. Elle mourut le 3 Octobre 1568. en couche , non sans soupçon de poison.

** Fils de *Philippe II.* & exécuté
le

geant à leurs funestes aventures : ils étoient bien faits l'un & l'autre.

le 24 Juillet 1568. Il avoit demandé & obtenu la Princesse *Elisabeth*. Mais le Roi étant devenu veuf, la prit pour lui.





LETTRE XXVII.

Madrid, 14 Octobre 1680.

VOtre petit portrait a été très-bien reçu, & trop bien de Mr. de Villars, qui en fait son propre. Je n'ai pas laissé de le porter au Palais, où il a passé par toutes les mains des Dames : car pour les hommes, ils ne peuvent ici rien admirer que de bas en haut par les fenêtres. La Reine le prit d'abord pour celui de Madame de Nevers. Ce portrait fait souvenir de vous, c'est-à-dire, qu'il ne vous ressemble pas parfaitement ; & il est

est impossible, quand on viendrait à bout de peindre tous vos traits, d'imiter que très-grossièrement ce qu'il y a de vif & de spirituel dans tout ce qui compose votre visage. Ce n'est pas la faute du Peintre, & ce petit portrait est aussi bien & aussi agréable qu'on le pouvoit faire. Je vous en rends mille graces, ma chere Madame, & de tout ce que vous me dites pour me marquer votre amitié & votre tendresse. Je ne puis pas mieux sentir l'amitié que j'ai pour Mr. de Villars, que d'être avec lui dans le pays du Monde le plus rempli d'ennuis. Car, comme dans les lieux de plaisir, on dit ordinairement.

rement que les semaines passent fort vite ; celles d'ici sont d'une longueur infinie. Je vais souvent au Palais ; peut-être ne trouverois-je pas tant d'ennuis, si je n'avois que dix-huit ans. Il y auroit bien des choses à vous dire là-dessus.

Il y a deux ans qu'il mourut une des Dames de la Reine *, qui n'avoit que treize ou quatorze ans. On a plus de soin d'elles quand elles sont mortes, que dans leurs maladies ; car ce sont des chiens que tous ces Médecins-ci, & leurs remedes ridicules. Il y a une grande Chapelle

* De la Maison de Portugal.

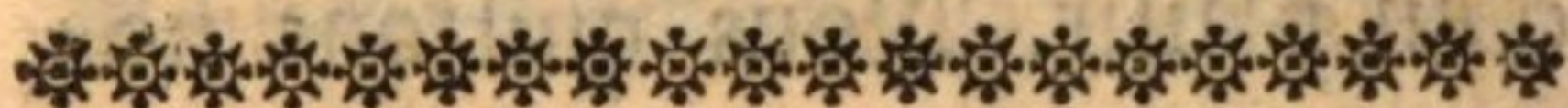
pelle dans le Palais. Elle y fut mise dans un coffre couvert de panne couleur de feu , avec un grand galon d'or , à la lueur de quantité de flambeaux. Elle étoit en habit de Religieuse, composé de bleu & de blanc. On lui avoit mis bien du rouge sur les joues & sur les levres. Elle étoit très-belle dans cet état. Ce coffre ferme à clef : la Garde-Major le ferma ; & puis vint le Majordôme de la Reine , auquel on ouvrit ce coffre pour lui faire voir qu'elle étoit dedans ; & il en prit la clef. Les Gardes du Roi porterent le corps jusqu'au haut du degré à une porte où les Grands d'Espagne attendoient pour le porter

ter jusqu'au carosse qui le devoit mener jusqu'au lieu de la sépulture. Le Majordôme arrivé dans cette Eglise, ouvrit encore ce coffre pour faire voir aux Religieux le corps de cette pauvre Dona Juana de Portugal, après quoi il fut mis en terre avec les prieres ordinaires. Je ne pensois nullement à vous faire ce récit, qui n'est pas divertissant. Mais il ne faut pas aussi être toujours tant sur ses gardes pour ne parler jamais de la mort, qui va indifféremment dans tous les pays du Monde.

J'espere vous envoyer par la premiere commodité deux excellentes paires de gants d'Am-

bre, & un éventail de la part
de la Reine, dont la fanté & la
beauté augmentent tous les
jours.





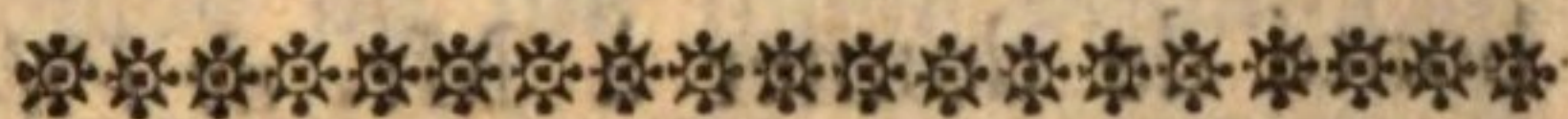
LETTRE XXVIII.

Madrid, 28 Novembre 1680.

JE n'ai point eu de vos Lettres par ce Courier. Je vous ai déjà mandé que je ne m'en allois plus. Quand jusqu'ici j'aurois douté de l'amitié que vous croyez que j'ai pour Mr. *de Villars*, j'en ferois plus que certaine à l'heure qu'il est, par la joie que j'ai sentie de ne m'en point aller de cette aimable Ville de Madrid; entendez par ce mot *aimable*, tout l'opposé de ce qu'il dit en effet. Avec tout cela, malgré la destinée, je commence à jouir aujourd'hui

d'un plaisir. Nous quittons notre grande, incommode & chere maison pour aller loger dans une autre beaucoup moins chere, & très-commode. A peine ai-je trouvé de quoi vous écrire, n'ayant plus rien dans ma chambre. Notre jeune Reine m'a fait paroître plus de joie de ce que je ne m'en allois point, que vraisemblablement cela ne lui en a dû causer.

Je ne vous entretiendrai gueres aujourd'hui. Il m'en déplaît fort, ma chere Madame; car il me semble que j'aurois bien des choses à vous dire.



LETTRE XXIX.

Madrid, 12 Décembre 1680.

VOus m'écrivez que le Marquis de Ligneville a passé par Lyon, & qu'il ne vous a point vue. Ce n'est pas de quoi je me soucie; & je lui pardonne de n'avoir pas eu cet esprit, pourvu qu'il vous ait laissé le petit présent que je vous envoyois par lui.

Je suis beaucoup plus tranquille que je n'étois le tems passé, quand je vous parlois de la peine que me causoit cette vue d'un départ prochain. Le petit secours que le Roi a eu la

bonté de donner à Mr. *de Villars*, nous fait un peu respirer. Nous avons payé & quitté notre grande maison de huit cens pistoles de loyer, & nous sommes présentement dans une autre la moitié moins chere, & mille fois plus commode. Je ne voudrois pour rien au monde que la guerre recommençât; car je me souviens trop de la vivacité de mes peines dans ce cruel tems. Mais quel plaisir, sans qu'il en fût question, de sortir d'Espagne, & de pouvoir subsister en quelque lieu agréable, jouissant du plaisir de voir & d'entretenir ce qu'on aime! Si vous me revoyez jamais, vous prendrez, s'il vous plaît, la

pei-

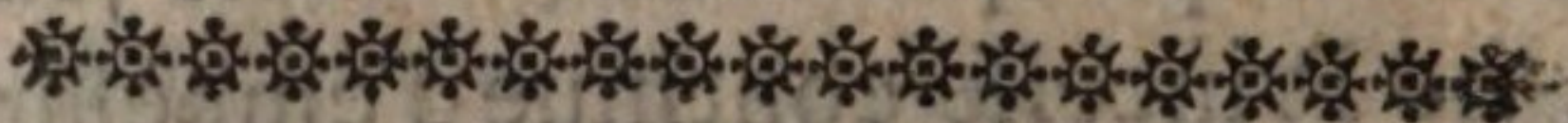
peine de me siffler comme un perroquet ; car assurément je perds ici l'usage entier d'entendre & de parler, comme on fait au coin de votre feu. Il fait ici le même froid qu'à Paris, mais il n'y a point de cheminées. Nous en avons fait faire une dans notre nouvelle maison, qui est la plus grande consolation que nous ayons à Madrid. Elle n'en donne point aux Dames qui me viennent voir, car elles ne sçavent point s'asseoir dans une chaise, ou sur quelque autre siege. C'est une chose plaisante que l'air qu'elles ont, quand elles sont assises : elles paroissent lasses, fatiguées, ne pouvant non plus

se tenir que si on les faisoit
danfer sur la corde. Voilà de
belles nouvelles, mais jamais
Madrid n'en a moins produit.
Tout y est dans une maniere
d'assoupissement misérable.

Vous recevrez un paquet, qui
en contient trois autres cachetés
du cachet de la Reine, & les
dessus de sa propre main. Il y
a deux paires de gants, & un
éventail dans chacun; vous au-
rez soin de les envoyer à leur
destination. La Reine ne vou-
loit pas que je vous mandasse
que c'étoit de sa part, trouvant
que le présent étoit trop petit.
Vous le direz à Mesdames de
Sévigné & de Vins. On dit que
les éventails seront meilleurs
dans

dans quelque tems. Cette jeune Princeſſe continue d'embellir. Elle eſt graſſe, a le plus beau teint du monde, une gorge admirable, les yeux très-beaux, la bouche agréable. Quand je vois qu'elle croit avoir ſujet de ſ'en-
nuyer, je change de diſcours.
Adieu, Madame.





L E T T R E XXX.

Madrid, 29 Décembre 1680.

LA Connétable *Colonne* est dans un pitoyable état. Je crois que je vous ai mandé que son mari la fit partir un peu brusquement d'ici, pendant que la Reine étoit à l'Escorial. Elle ne tua ni ne blessa personne. Elle est présentement dans ce qu'on appelle l'*Alcaka de Ségovie*, très-misérablement traitée. La Reine auroit fort souhaité qu'on lui eût accordé avant cela ce qu'elle demandoit pour toute grace à son mari, qu'on la mît dans

dans un Couvent , le plus austere qu'on pût choisir à Madrid. Cette pauvre malheureuse écrit souvent au Confesseur de la Reine , qui , par l'ordre de cette Princeesse , va quelquefois exhorter le Connétable à vouloir bien que sa femme vienne ici dans un Couvent. Il y a douze ou quinze jours que ce mari dit au Confesseur , qu'il ne pouvoit consentir que sa femme vînt à Madrid , si elle ne se faisoit Religieuse dans le Couvent où elle entreroit ; & que lui , il prendroit les Ordres. Le Confesseur a écrit cette proposition à la Connétable , qui l'a acceptée. Je crois qu'il n'y a pas une moindre vocation que la

lienne à la Religion. Cependant, comme elle a fait dire à son mari qu'elle fera tout ce qu'il voudra, cela pourra l'embarrasser ; car je ne crois pas qu'il ait aucune intention de la faire rentrer dans Madrid. On m'écrit de Paris que je me mêlois de ses affaires, & que j'étois fort dans ses intérêts. J'ai répondu sur cela à une de mes amies qui m'en écrivoit, que je croyois qu'on avoit jetté à croix ou pile, duquel il valoit mieux m'accuser, ou de trop de dureté pour cette infortunée, ou de trop de pitié. Car pour elle, elle se sentit tout-à-fait outragée, quand elle vint dans notre maison, pleu-

pleurant & demandant qu'on l'y souffrît pour une nuit, & qu'on lui prêtât secours pour la faire rentrer dans son Couvent ; on ne put lui accorder ce qu'elle vouloit, & je la résolus avec une peine extrême à retourner chez le Marquis *de los Balbasès*, où je la ramenai à dix heures du soir, Mr. *de Villars* ne voulant pas se mêler de ses affaires. Si j'ai eu pitié d'elle depuis cette visite-là, cette pitié ne s'est signalée en rien ; & la Reine qui auroit bien voulu lui faire le plaisir d'obliger son mari de la mettre ici dans un Couvent, dit que *Monsieur* lui a recommandé de lui rendre tous les bons of-
fi-

fices que raisonnablement elle pourroit desirer d'elle. Celui de la faire enfermer dans un Couvent le plus austere, ne paroïssoit pas indigne à cette Princeesse qu'elle s'y employât.

Mr. le Prince de *Parme* est donc amoureux de la Comtesse de *Soissons*? Ce n'est pas un joli galant. Ce n'est pas aussi que s'il avoit cent mille écus dans son coffre, il ne les dépensât en un jour, mieux qu'aucun homme au monde, pour plaire à sa Dame. Le Roi notre Maître ne peut pas souhaiter un autre Gouverneur en Flandres pour Sa Majesté Catholique.

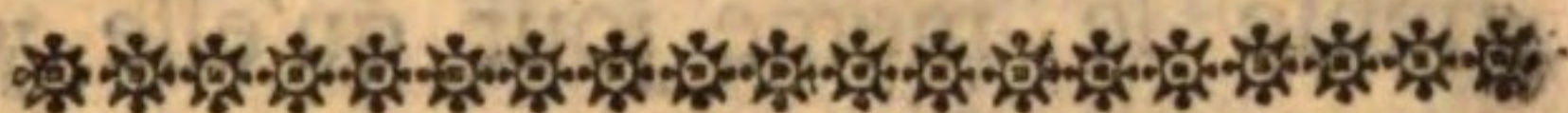
La Reine ne se divertit pas si bien

bien qu'on pourroit le croire. Elle est jeune & saine, & d'un heureux tempérament. Je ne pense pas qu'au reste du Monde l'on voye ce que nous avons vu depuis que nous sommes dans ce Royaume; la peste, la famine, des ravages d'eaux dont on n'avoit jamais entendu parler, un tremblement de terre qui a presque entièrement détruit cinq ou six Villes; sans compter les frayeurs où je fus après cela quinze jours durant. Le moindre mouvement me paroïssoit un tremblement de terre, mais il nous manquoit encore quelque chose, une comete. Assurez-vous que depuis huit jours il en paroît une des plus

plus

plus grandes & des mieux mar-
 quées qu'on ait jamais vues.
 Elle commence à se montrer
 fur les quatre à cinq heures du
 soir, & dure jusqu'à huit ou
 neuf. Comme il ne nous ap-
 partient pas d'en avoir peur,
 c'est une des choses qui m'est
 la plus indifférente; car je suis
 persuadée qu'elle ne signifie rien
 pour la France.





LETTRE XXXI.

Madrid, 23 Janvier 1681.

IL faut vous dire deux mots de la Connétable *Colonne*. Je trouvai le Confesseur de la Reine il y a deux jours au Palais, qui avoit apporté une Lettre pour la montrer à cette Princesse avant qu'il la fermât. Il venoit de chez le Connétable *Colonne*, qui l'avoit écrite à sa femme en présence du Confesseur. Elle contient que le mari consent qu'elle vienne à Madrid dans un Couvent nommé; qu'elle prenne l'habit de Religieu-
gieu.

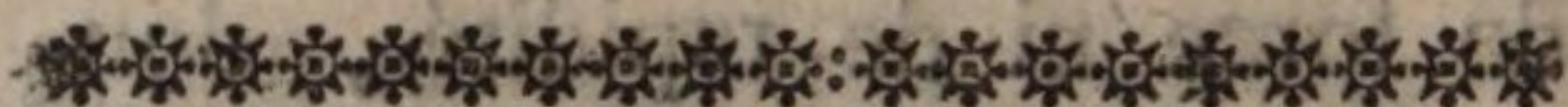
gieuse le même jour qu'elle y entrera ; & trois mois après qu'elle fasse profession. Je ne doute pas qu'elle n'accepte ces conditions pour quitter le lieu qu'elle habite présentement. Je ne conseillerois pas à la Reine de répondre qu'elle n'en sortira jamais.

Cette Princesse continue à se bien porter, & de passer à l'Eglise sept ou huit heures les jours & veilles des grandes Fêtes. Je ne voudrois pas vous répondre qu'elle en fût plus dévote. J'ai toujours l'honneur de la voir souvent. Le Roi l'aime autant qu'il peut ; elle le gouverneroit assez ; mais d'autres machines, sans beaucoup de

de force ni de rapidité , donnent d'autres mouvemens , & tournent & changent les volontés du Roi. La jeune Princesse n'y est pas trop sensible. Elle parle présentement très-bien Espagnol. Elle connoît toute la Cour & les différens intérêts de ceux qui la composent. La Reine sa belle-mère , qui est très-bonne Princesse , l'aime toujours fort tendrement.



LET-



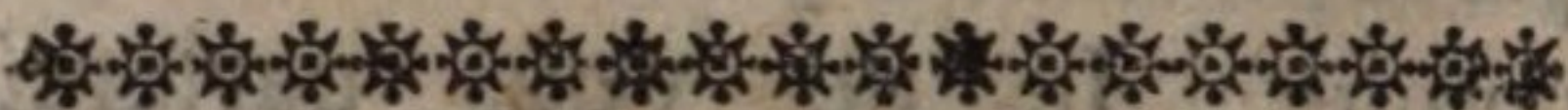
LETTRE XXXII.

Madrid, 26 Janvier 1681.

LE Comte de *Monterei* a été exilé de cette Cour, il y a quatre ou cinq jours. On ne dit point pourquoi. Je ne le puis comprendre, si ce n'est qu'il est le plus honnête du monde, & le plus propre à bien servir son Roi. On refuse toujours le congé à son pere, le Marquis de *Liche*, qui est Ambassadeur à Rome, malade, ruiné, par conséquent fort ennuyé. Je vis l'autre jour sa femme, qui est fort jolie, fondre en larmes aux pieds

pieds du Roi pour obtenir le congé. Je ne vous parlerai point de choses plus divertissantes & plus gayes, ma chere Madame. Qu'il est difficile de l'être à Madrid, & que si l'on avoit de bonnes dispositions pour la pénitence, ce seroit un lieu propre pour la faire! La Reine est en parfaite santé, & dans une grande fraîcheur. De vous dire de quoi elle soutient tout cela, c'est ce que j'ignore absolument.





L E T T R E XXXIII.

Madrid, 6 Février 1680.

VOus n'avez donc point reçu par le Marquis de Ligneville le petit présent que je croyois qui vous feroit fidèlement rendu? Les Messagers ordinaires, à ce que je vois, ont plus d'honneur & de probité que les Gens de qualité portant de beaux noms. Vraiment, Madame, ce n'est pas pour le vanter; mais ce que je vous envoyois, quoique peu précieux & peu magnifique, étoit pourtant

tant joli & bien choisi ; & j'aime à imaginer que tout cela vous plairoit. Ce *Ligneville* est des amis du Marquis de *Grana* , & ma confiance étoit parfaite. Ne vous fatiguez d'aucuns complimens pour la Reine Catholique, je les lui fis hier.

On attend tous les jours ici la Connétable *Colonne* pour prendre l'habit de Religieuse. Son mari , qui est fort avare, dispute sur le prix avec le Couvent où elle doit entrer. Elle écrivoit l'autre jour que sa sœur *Mazarin* feroit bien mieux de venir se faire Religieuse avec elle.

Je songe à ce que je puis vous

K

dire

dire de cette Cour. Je ne manquerois pas de matiere, mais de si loin il n'est pas possible de traiter beaucoup de sujets. La vie du Palais ne convient point à des personnes qui n'y sont point nées, ou du moins qui n'y sont pas venues dès l'enfance: il faut pourtant dire la vérité en faveur des Espagnols, qu'ils ne sont ni si terribles, ni si soupçonneux qu'on nous les figure. Les Reines sont toujours bien ensemble. Depuis le moment que la jeune est entrée en Espagne, Mr. *de Villars* s'est appliqué à la bien persuader qu'il falloit absolument pour son repos qu'elle fût en bonne union avec la Reine sa belle-mere, &

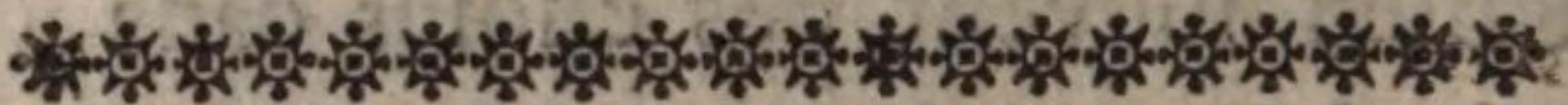
& qu'elle se gardât bien d'écouter des avis contraires. Je ne fais autre chose aussi, que de tâcher de lui mettre cela dans la tête. Elle ne se divertit pas trop à raisonner sur la Politique. Jusqu'ici tout a assez bien été; & entre vous & moi tout auroit été encore mieux, si dès la frontière on lui eût ôté généralement toutes les Françoises. On ne peut avoir plus d'esprit qu'elle en a, joint à mille aimables qualités. J'y vais toujours souvent, quoique je la supplie quelquefois de trouver bon que mes visites ne soient pas si fréquentes. Ma fille y va peu, quoique la Reine m'ordonne souvent de la lui mener.

Je vous ai mandé que le Comte de *Monterei* avoit été exilé. Le Duc de *Veragas* le fut hier aussi. Il est dans l'alliance & ami de ce premier.

Je ne vous parle point de la misere de ce Royaume. La faim est jusques dans le Palais. J'étois hier avec huit ou dix Camaristes, & la Moline, qui disoient qu'il y avoit fort long-tems qu'on ne leur donnoit plus ni pain ni viande. Aux Ecuries du Roi & de la Reine, de même. Je ne voudrois pas qu'on sçût au pays où vous êtes, que je me mêlasse seulement d'écrire cela. Mais je sçais bien que vous ne me commettrez pas, & qu'il y

a bien souvent des choses dans
mes Lettres dont on se pour-
roit moquer.





L E T T R E XXXIV.

Madrid, 19 Février 1681.

ME voici à mon second Mercredi des Cendres ; ce qui m'a assez plu, c'est que le Carnaval, comme je vous l'ai déjà mandé, ne veut point en ce pays se donner un air de plaisir ; & hors qu'il n'y a plus de Comédies au Palais ni à la Ville, tout le reste va son même train ; personne ne fait le Carême. Le Palais est toujours la même chose. On y parle d'aller à Aranjuès, incontinent après Pâques, que la Reine fera quelques

ques remedes, & qu'elle en reviendra sûrement grosse. Je vais assez souvent voir la Marquise de Grana qui est malade, & qui ne sort point depuis trois mois. Ce fera un grand hazard, si elle n'est la troisieme Ambassadrice qui mourra ici. Elle prendroit la résolution de s'en retourner, si elle pouvoit se déterminer à laisser son mari qu'elle aime fort.

La Connétable Colonne arriva samedi dernier de fort bonne heure. Elle entra dans le Couvent; les Religieuses la reçurent à la porte avec des cierges, & toutes les cérémonies ordinaires en pareille occasion. De-

là on la mena au Chœur, où elle prit l'habit avec un air fort modeste. Un Espagnol qui étoit dans l'Eglise, m'a conté tout ce qu'il vit. L'habit est joli & assez galant, le Couvent commode. Je ne puis avoir bonne opinion de l'esprit & de la pénétration de Messieurs les Italiens & Espagnols, de s'être persuadés que cette femme ait pu accepter de bonne foi la proposition de se faire Religieuse, & d'espérer par-là qu'elle va leur assurer tout son bien. La premiere fois que j'entendis parler au Confesseur de la Reine de la commission qu'il avoit du Connétable, d'écrire à sa femme, & de lui proposer ce parti, je crus que c'étoit

toit une pure raillerie, dont je n'aurois jamais voulu me mêler. Le bon Pere écrivit, & la Dame n'hésita pas un moment à lui répondre qu'elle y consentoit. Pour moi, sans en sçavoir autre chose, je ne crois point du tout à cette subite vocation. Je ne me suis pas pressée de lui aller rendre visite. Je ne sçais encore quand je la verrai.

A propos de visites, vraiment j'en fis une il y a trois ou quatre jours qui m'effraya beaucoup. Une Dame de qualité, femme du Comte *Ernand Nuguès*, depuis un mois ou six semaines étoit accouchée, & comme elle avoit été assez mal,

on ne l'avoit point vue. J'en-
voyai ſçavoir de ſes nouvelles,
& ſon mari qui eſt de nos amis,
& qui parle bien François, me
manda que je ferois honneur à
ſa femme de l'aller voir. J'y
fus donc, je m'assis un moment
auprès de ſon lit; car je ne l'eus
pas plutôt enviſagée, que je me
levai. Je tirai ſon mari à part,
& je lui dis que je ne demeu-
rois pas plus long-tems, craignant
d'incommoder Madame ſa fem-
me. Il me répondit que point
du tout; & moi, je l'assurai
qu'elle étoit fort mal, n'oſant
lui dire qu'elle ſe mouroit. Il
vint ſur ces entrefaites deux
Grandes d'Eſpagne, dont la
Duchesse de *Patrana* étoit une.

Je

Je fortis , & à trois heures après minuit la Dame étoit morte : elle n'avoit que vingt-deux ans. Voilà la quatrième depuis trois mois qui meurt en couche. Le Comte *Ernard-Nuguès* a été Menin de notre Reine , & a été assez long-tems en France. On est très-mal traité en ce pays-ci de toutes fortes de maladies.

Adieu, Madame ; je vais me promener dans un carosse *incognito*, à une promenade publique au milieu de la campagne, où il y a un Prédicateur qui prêche quatre ou cinq heures, & qui se donne des soufflets à tour de bras : on entend , dès qu'il a commencé à se les donner,

ner, un bruit terrible de tout le Peuple qui fait la même chose. Comme il n'y a pas d'obligation de se châtier de la sorte, nous allons assister à ce spectacle, qui se voit en Carême trois fois la semaine. Le détail des dévotions de ce pays feroit une chose divertissante à vous faire sçavoir..





L E T T R E XXXV.

Madrid, 3 Avril 1681.

Vous , Madame , plusieurs de mes amis , & même mes enfans , vous paroissez étonnés , & comme fâchés de n'être point informés par mes Lettres de tout ce qui se passe ici touchant le rappel de Mr. *de Villars* , & ce qui me regarde en mon particulier , jugeant qu'il faut bien que ce ne soit pas un secret en cette Cour. Vous m'en croirez bien , ma chere Madame , puisqu'assurément dans le nombre de mes

défauts, je n'ai point celui de mentir. Rien au monde n'est donc venu à notre connoissance de ce qu'on a pu inventer sur la conduite que j'ai tenue ici. Vous & mes enfans me dites seulement que j'ai fait des intrigues dans le Palais. Si on sçavoit ce que c'est que l'intérieur de ce Palais, & qu'aucune Dame, ni moi, ne nous difons jamais que bon jour & bon soir, parce que je n'ai pu apprendre la langue du pays, on ne diroit pas que ç'a été avec les femmes, non plus qu'avec les hommes, dont aucun ne met le pied dans tout l'appartement de la Reine. A l'égard du jeu-

jeune Roi, & de sa haine pour les François, qui est grande, je puis dire qu'elle est moins violente pour moi que pour les femmes Françoises de la Reine, par la raison qu'elles font plus souvent auprès d'elle, que je n'ai cet honneur. Si le premier Ministre a fait négocier notre retour en France par l'Ambassadeur d'Espagne qui est à Paris, le Roi leur Maître n'en a rien sçu; car le jour qu'on en eut ici la nouvelle, il parut fort étonné quand on la lui apprit, & demanda aussitôt si ce n'étoit point une marque qu'on allât rentrer en guerre avec la France.

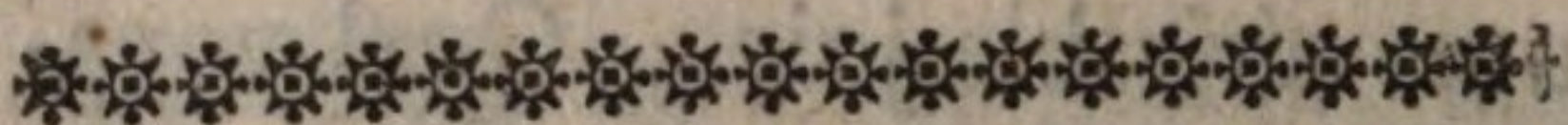
ce. Jugez sur cela de beaucoup d'autres circonstances que je ne vous dis pas. Le Roi & la Reine font dans une grande union, & meilleure depuis deux ou trois mois, qu'elle n'a jamais été. Je ne me vanterai pas de m'être mêlée de donner des conseils à la Reine. Elle a un assez bon esprit pour n'en avoir pas besoin. Je ne sçais si le Roi lui communique les secrets de l'Etat ; c'est ce qui n'est jamais entré dans les conversations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec elle. Je ne sçais plus que vous dire ; car en vérité je ne trouve pas la moindre chose digne de remar-

marque dans tout ce qui s'est passé depuis que je suis en ce pays. Avec toute la tranquillité que doit inspirer le repos d'une bonne conscience, je suis pourtant affligée du malheur que j'ai de ne pouvoir quasi douter que mon nom n'a jamais été proféré que bien sinistrement devant tout ce qu'il y a de plus grand & de plus respectable dans le monde ; & ce que je souffre à cet égard, me fait porter une véritable envie aux gens dont on n'a jamais entendu parler ni en bien ni en mal. Le jour que Mr. de Villars reçut son ordre pour son retour, je trem-

tremblois qu'il ne portât aussi de me faire partir incontinent. Mais quand je scus qu'il n'y en avoit pas un mot, je pris patience. J'ai plus de reconnoissance de cette bonté du Roi, malgré mon innocence, que n'en ont mille gens pour les folides bienfaits qu'ils reçoivent tous les jours de Sa Majesté. Je ne laisserai pas de partir la première, parce que Mr. de Villars s'en ira plus vite, quand il fera tout seul, dès le moment qu'il aura reçu les derniers ordres du Roi. Adieu, Madame, laissez dire de moi tout ce qu'on voudra. Je vous verrai bientôt; ce me fera
une

une véritable joie. Quel voyage ai-je à faire, & quelle fatigue à esfluyer!





L E T T R E XXXVI.

Madrid, 17 Avril 1681.

JE vous rends graces de l'impatience que vous me marquez de sçavoir le tems de mon retour; je ne puis vous le dire. On a mille choses à faire avant que de partir. C'est Mr. *de Villars* qui regle tout cela. J'ai pris congé de la Reine avant son départ pour *Aranjuès*. Elle m'a fort commandé de l'y aller voir, mais je ne sçais si j'irai. Vous me demandez des raisons pour alléguer contre les torts qu'on me donne au pays où vous êtes, mais il me les faudroit apprendre auparavant. Tout ce que je sçais
de

de Paris, est qu'on publie que j'ai eu un grand démêlé avec un Maître-d'hôtel de la jeune Reine; mais comme j'ai déjà répondu que je n'en connois pas un, & que jamais je n'ai eu le moindre mot avec homme ni femme, dedans ou dehors le Palais, je ne sçaurois plus en rien dire. Toutes ces choses feront des nouveautés pour moi, quand j'arriverai à Paris. Il me semble qu'on dit encore que je vois trop souvent la Reine. Si elle ne l'avoit pas voulu, cela n'eût pas été; & si de France on avoit ordonné à Mr. *de Villars* que mes visites fussent moins fréquentes, on ne se le feroit pas laissé dire deux fois. Je
vous

vous conterai un jour plus au long comme je m'y divertissois. Je vous supplie instamment encore une fois, ma chere Madame, de laisser dire sur mon sujet tout ce qu'on voudra; pourvu que ces menfonges ne fassent point d'impression sur votre esprit, c'est tout ce que je desire de vous.

Ce que l'on vous mande de Rome de la Connétable *Colonne*, seroit meilleur pour elle que ce qui se passe ici. La pauvre femme est peut-être bien près d'éprouver de pires aventures que toutes celles qu'elle a eues par le passé. Il ne faut rien imputer à toutes ces fortes de têtes-là; mais on ne peut s'empêcher

pêcher de la plaindre. C'est la meilleure femme du monde, à cela près qu'il n'est pas au pouvoir humain de lui faire prendre les meilleurs partis, ni de résister à tout ce qui lui passe dans la fantaisie. Son mari part samedi ou lundi avec ses enfans. Il a marié l'ainé, comme vous sçavez, avec une fille de *Medina Celi*, premier Ministre, qu'il emmene aussi à Rome. La Connétable demeure dans son Couvent, où apparemment elle va manquer de tout. Elle y est déjà misérablement. Si je n'avois pas autant compâti à son malheur, je n'aurois pu m'empêcher de me divertir à l'entendre parler comme elle fait.

Elle

Elle a de l'esprit. Elle écrit, que cela est surprenant, avec ses hauts & bas. Il étoit en quelque sorte facile à Mr. de Nevers son frere de la tirer du malheureux état où elle est, s'il étoit venu ici pour soutenir ses intérêts. Elle n'auroit pas été réduite à jouer la Religieuse. Je pensai tomber de mon haut, quand le Confesseur de la Reine me dit qu'il lui alloit écrire la proposition de se faire Religieuse pour sortir du Château de Ségovie. Elle n'hésita pas un moment, comme je vous l'ai mandé, à trouver qu'elle en avoit la vocation. Je crus au moins qu'étant entrée dans le Couvent, elle déclarer-

clareroit qu'elle se moquoit, & que tout ce qu'elle avoit promis, étoit pour sortir de prison; mais au lieu de cela, elle prend l'habit dans l'instant qu'elle a mis le pied dans l'Eglise. Il falloit que son frere vînt alors l'enlever de-là, & tâcher de la faire aller demeurer avec la Duchesse de *Modene*, comme on l'avoit proposé.

J'ai fort bien commencé & fini le Carême; je n'en suis point malade, Dieu merci. Le chocolat est une chose merveilleuse. N'en voudrez-vous point prendre?

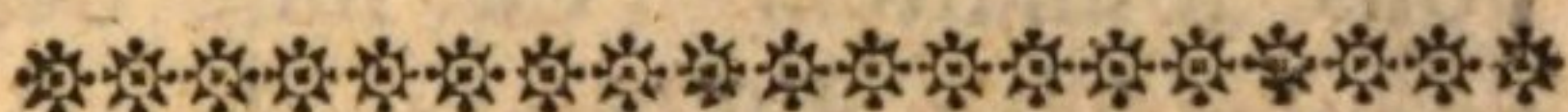
On parle beaucoup de guerre avec le Portugal. Les deux Princes veulent absolument qu'une

L

cer-

certaine Isle soit à eux. Ils assu-
rent qu'ils vont faire la guerre,
si on ne la leur cede. On est
pourtant tout-à-fait tranquille
dans cette Cour. Adieu, Ma-
dame, je vous aime de tout mon
cœur.





L E T T R E XXXVII.

Madrid, 1 Mai 1681.

J'Amaï rien au monde ne m'a paru moins un compliment, que tout ce que vous me dites, ma chere Madame, sur l'obligeante envie que vous me marquez que j'aïlle loger chez vous en arrivant à Paris. Soyez bien persuadée que je pense & que je sens sur cela tout ce qu'il faut pour inspirer une tendresse vive & reconnoissante. Mes enfans vous feront mille excuses de ma part de ce que je ne puis faire ce que

L 2

vous

vous fouhaitez. Ce font des excuses bien différentes de celles que l'on employe pour refuser une grace ou un service que l'on ne peut rendre. Mais votre cœur est fait de maniere que je ne puis douter que ce ne soit vous faire une espece d'offense, de mettre quelque obstacle aux services que vous voulez rendre. Je vous demande donc une infinité de pardons; je m'en demande à moi-même de m'opposer à la joie que j'aurois de me trouver à portée de vous voir, & de vous parler à tout moment. Je ne suis pas destinée à des plaisirs continuels, il s'en faut bien; & pour chan-

changer de discours , je vous avouerai que depuis quelque tems je suis moins empressée de mon retour à Paris ; car vous sçavez que Mr. *de Villars* prit la résolution de me faire partir , quand il sçut par la Lettre du Roi son Maître qu'il le rappelloit. Il crut pour plus grande commodité , qu'il étoit plus à propos que je m'en allasse la premiere , pour être en état de faire plus de diligence, débarrassé de femmes , de hardes & d'équipages ; ne doutant point qu'au plus tard , trois semaines ou un mois après , il n'eût ordre du Roi pour partir , & qu'il n'y eût un autre Ambassadeur nom-

me. Mais je vois présentement qu'on ne parle de rien, & que Mr. de *Villars* peut demeurer encore ici long-tems. Cela étant, je ne voudrois plus m'en aller, pour ne pas laisser mon mari dans cet ennuyeux pays, où je puis être comptée pour quelque chose par rapport au dénuement de toutes sortes de plaisirs. Cependant Mr. de *Villars* ne pouvant s'imaginer d'être ici pour long-tems, & les chaleurs approchant, veut que je parte. A propos de cela, si vous trouvez par hazard sur votre chemin quelqu'un qui dise que le Roi ait ordonné que je m'en revienne en France, dites
har-

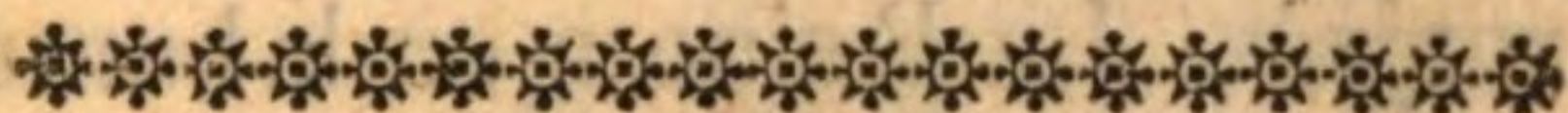
hardiment, Madame, qu'il n'en est rien; Sa Majesté n'en a jamais écrit un mot à Mr. de Villars. Si ce que je vous écris-là n'étoit pas vrai, vous croyez bien que je ne vous manderois pas le contraire. Vous voyez à quoi se réduisent mes vanteries, qui sont de vouloir établir, parce que cela est vrai, que le Roi n'ordonne point de me faire partir, par la raison de mes malversations. Je vous entretiendrai bien, Madame, quand je vous verrai. Il ne me fera, je crois, gueres difficile de vous faire avouer que je ne mérite pas beaucoup de blâme sur ma conduite en cette Cour; & sans me vanter, peut-être

L 4

n'ai-

n'ai-je fait tort à la conduite de
personne. Adieu , ma chere
Madame.





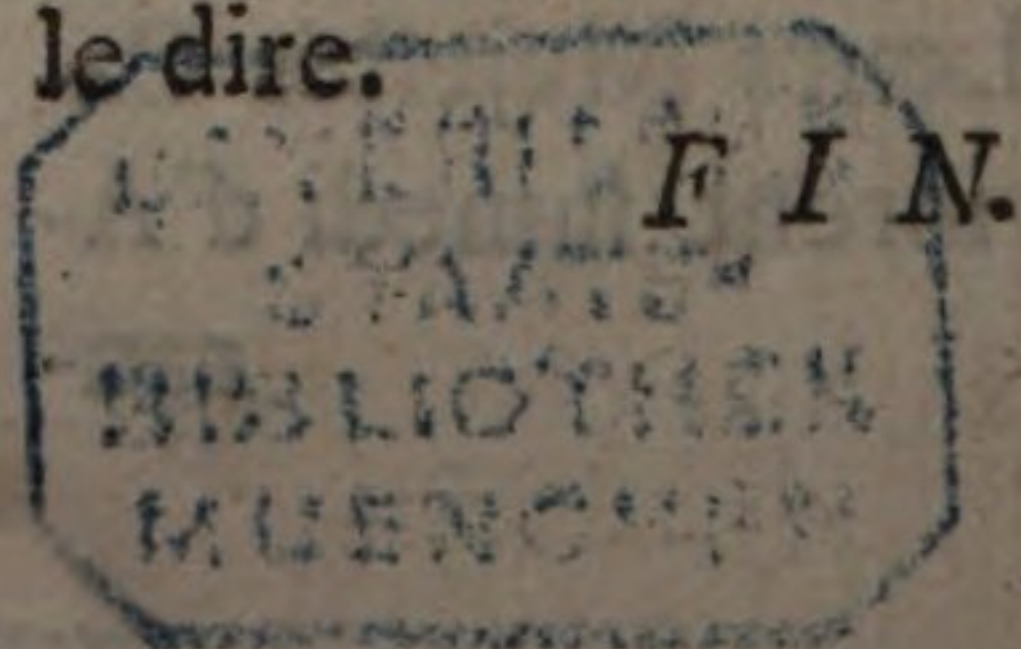
L E T T R E XXXVIII.

Madrid, 15 Mai 1681.

JE ne suis point encore partie ; les pluies ont été si excessives & si continuelles ici, que les carosses ni les litieres ne peuvent se mettre en chemin. Présentement que le tems se met au beau, & qu'on nous fait espérer que nous apprendrons par le premier Courier, que le Roi a nommé le successeur de *Mr. de Villars*, je partirai plus volontiers, avec la certitude qu'il ne demeurera pas long-tems ici après moi. Leurs Majestés Catholiques revinrent samedi d'Aran-

ran-

ranjuès. La Reine a eu la bonté de me dire qu'elle eût été au désespoir d'en revenir si-tôt, sans la joie qu'elle avoit de me revoir. Elle n'a pas pourtant engraisfé dans ce charmant séjour. Je l'ai trouvée changée. J'ai vu la Reine mere ces jours passés, dont j'ai tous les sujets du monde de me louer, par toutes les choses obligantes qu'elle dit de la conduite de *Mr. de Villars* & de la mienne, quant à l'union de sa belle-fille avec elle ; & je suis bien persuadée qu'elle en écrit conformément à la Reine en France. Je suis à vous, ma chere Madame, plus que je ne puis vous le dire.



T A B L E
D E S
L E T T R E S.

LETTRE I.	Pag. 1.
— II.	7.
— III.	15.
— IV.	20.
— V.	33.
— VI.	46.
— VII.	56.
— VIII.	64.
— IX.	73.
— X.	81.
— XI.	94.
— XII.	105.
— XIII.	108.
— XIV.	114.
— XV.	117.
— XVI.	120.
— XVII.	126.
	LET-

LETRE	XVIII.	134.
—	XIX.	139.
—	XX.	147.
—	XXI.	154.
—	XXII.	158.
—	XXIII.	163.
—	XXIV.	169.
—	XXV.	174.
—	XXVI.	184.
—	XXVII.	191.
—	XXVIII.	197.
—	XXIX.	199.
—	XXX.	204.
—	XXXI.	211.
—	XXXII.	214.
—	XXXIII.	216.
—	XXXIV.	222.
—	XXXV.	229.
—	XXXVI.	236.
—	XXXVII.	243.
—	XXXVIII.	249.

Villars, Claude Louis Hector de,

Lettres

Amsterdame 1760

Epist. 917

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10404181-1